



**HAL**  
open science

# Des troupeaux au cœur des villes : sur les conséquences de la présence d'animaux d'élevage en milieu urbain

Camille Petit

## ► To cite this version:

Camille Petit. Des troupeaux au cœur des villes : sur les conséquences de la présence d'animaux d'élevage en milieu urbain. Architecture, aménagement de l'espace. 2021. dumas-03230283

**HAL Id: dumas-03230283**

**<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03230283>**

Submitted on 19 May 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

# DES TROUPEAUX AU CŒUR DES VILLES



CAMILLE PETIT

# DES TROUPEAUX AU CŒUR DES VILLES

SUR LES CONSÉQUENCES DE LA PRÉSENCE  
D'ANIMAUX D'ÉLEVAGE EN MILIEU URBAIN

Première de couverture :  
Les brebis de Clinamen sur le pont  
Iris du parc de La Courneuve.

Crédits photographiques :  
Toutes les photographies de ce  
mémoire ont été prises par l'auteur,  
sauf mention contraire.

Mémoire de Master par Camille Petit  
Habiter la transition écologique  
Sous la direction de Frédéric Barbe  
Ecole Nationale d'Architecture de Nantes, 2021

## REMERCIEMENTS

Merci à Frédéric, pour sa bienveillance et ses conseils avisés.

Merci à Adrien, Gilles, Guillaume, Julie et Sophie, ainsi qu'aux bénévoles de Clinamen, et aux habitants du quartier des Malassis, pour les moments partagés ensemble et pour les réponses à mes nombreuses questions.

Merci à ma famille et mes amis, pour leur soutien et leur écoute. En particulier, merci à Alexandrine et Valentin, pour leurs relectures et leurs regards critiques. Egalement, merci à mon père pour son aide inconditionnelle et à mon grand-père pour son partage d'expérience.

29 juin 2019, sur la route de Saint-Germain-au-Mont-d'Or.

Aujourd'hui, comme depuis une semaine, le réveil sonne tôt. Avec la canicule, nous partons à 7h pour pouvoir marcher le matin et arriver avant qu'il ne fasse trop chaud. Alors c'est dans le calme de la nuit que nous répétons les mêmes gestes, identiques depuis deux mois. Prendre le petit déjeuner, plier nos affaires, équilibrer les caisses du bât, préparer les chevaux, démonter le pré et prendre la route.

Aujourd'hui, cette route, les chevaux l'ont reconnue. Dernier jour de voyage, nous rentrons à l'écurie. Alors plus besoin de gps, ce sont eux qui nous guident pour cette dernière étape. J'essaye de ne pas y penser. Il est difficile de m'imaginer retourner à ma vie citadine et sédentaire. Que vais-je retenir de ce voyage ? Que vais-je garder du mode de vie de voyageur à cheval ? Que restera-t-il de ces bouleversements, dans mon rapport aux autres, dans mon rapport au temps et à l'espace, dans mon rapport aux animaux et à la nature ?

## INTRODUCTION

Printemps 2019. Bouleversement.

Accompagnée d'une amie, j'ai voyagé deux mois avec trois chevaux en complète autonomie à travers le Massif Central. Au cours de ce voyage, j'ai fait l'expérience de la nature comme jamais auparavant. J'ai vu la nature dans son abondance et dans son hostilité. J'ai découvert la collaboration entre l'humain et l'animal. J'ai appréhendé des modes de vie avec et par la nature. Toutes mes rencontres et toutes mes expériences ont enrichi mon imaginaire, et m'ont amenée à m'interroger sur mon rapport à la nature en tant que citadine.

Printemps 2020. Rebondissement.

Un an plus tard, la société est frappée par la pandémie du Covid-19. L'humanité toute entière se confine. Le rapport ambigu et paradoxal entre l'humain et la nature est exacerbé. Entre besoin et crainte de rapprochement, comment partager notre planète commune ? Chacun chez-soi se met à rêver « le monde d'après ». Chercheurs et praticiens questionnent le débat ville/nature. Un basculement s'opère. Le sujet de la nature en ville et l'injonction à verdir les villes s'élargissent vers un nouveau projet urbain : inventer un éco-urbanisme pour certains, un nouvel hygiénisme pour d'autres.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Gangloff, Emmanuelle, Morteau, Hélène. « Note d'analyse n°2 : Biodiversité, nature et santé : comment la crise sanitaire rebat-elle les cartes du débat ? ». PUCA, Septembre 2020.

Hiver 2020. Atterrissage.

Alors, dans ce mémoire, je souhaite questionner la relation du citadin à l'animal, aux autres et à la ville. Pour cela, j'ai choisi le prisme de l'animal d'élevage en ville. Éco-pâturage, pastoralisme, agriculture urbaine, ferme de quartier... Quelle que soit sa forme ou le nom qu'on lui donne, la réapparition dans nos métropoles occidentales des animaux d'élevage, notamment les brebis et les chèvres, s'inscrit dans les réflexions sur la transition écologique et sociale de nos villes. Elle soulève les questions d'entretien des espaces verts, de gestion de la biodiversité, d'alimentation, de production animale et de lien social. Ce phénomène nouveau est encore à l'état d'expérimentation. Mode éphémère ou transformation durable des paysages de nos villes, je souhaite me questionner sur son impact possible :

Le retour des animaux d'élevage en ville est-il créateur de rupture anthropologique ?

Les expérimentations sont nombreuses et diverses. J'ai choisi trois troupeaux. Ils ne sont pas représentatifs de la majorité des systèmes, mais je les ai choisis car ils sont inspirants, chacun à leur manière. Je suis allée à la rencontre des animaux, des lieux, et des hommes et des femmes à l'origine de leur arrivée en ville. Je les ai accompagnés dans leur quotidien et ils m'ont raconté leur vie et leurs rêves. J'ai capté toutes ces expériences et ces échanges à travers un journal de bord et des entretiens enregistrés en fin d'immersion. Je tisse dans ce mémoire deux récits : des extraits de mon journal de bord et les pensées de mes enquêtés. Ces pensées sont éclairées et questionnées par les écrits de sociologues, philosophes, géographes, historiens, que j'ai pu collecter sur les sujets de l'animal en ville.

Dans un premier temps, nous explorerons la question de l'image et de l'imaginaire. Des images de nos paysages de campagne à la méconnaissance de celle-ci, que réveille en

nous la présence des animaux en ville ? Et comment sont utilisées ces images ? Ensuite, nous aborderons le sujet de la relation humain-animal. Quels échanges avons-nous avec un troupeau dans notre ville ? Comment leur présence questionne-t-elle notre alimentation ? Comment vivre avec les animaux ? Puis, nous soulèverons la question du rôle que peut jouer l'animal dans les relations entre humains. Comment les animaux deviennent-ils un prétexte à la rencontre et à l'échange ? Comment leur présence en ville recrée du lien avec le monde agricole ? Enfin, nous terminerons sur la question du rôle de l'animal dans la fabrique de la ville. Quel regard portons-nous sur celle-ci par le prisme du troupeau ? Comment pouvons-nous construire la ville avec les animaux d'élevage ?

Fiction confinée, Campus de Centrale Nantes, Breizh Moutondeur.

16 mars, fermeture des écoles et universités. 17 mars, début du confinement. Les grilles de l'école se ferment. Plus un étudiant, plus un chercheur, plus personne. La nature, elle, reste. C'est le début du printemps. L'herbe pousse. Les arbres bourgeonnent. Les brebis se régalaient. Pendant 2 mois, la nature est laissée à elle-même. On ne distingue plus ce qui a été planté de ce qui a poussé spontanément. La nature reprend ses droits. Les animaux profitent du calme inhabituel des lieux. Le 11 mai, quand le monde se remet en route, on s'empresse d'aller couper toutes ces plantes qui ont pris possession de l'espace. On s'empresse d'aller tondre les prairies pour qu'elles redeviennent pelouses.

Le premier troupeau que je suis allée rencontrer pâture sur le Campus de Centrale Nantes depuis presque cinq ans.

En 2016, la commission développement durable de l'école propose de réaliser une partie de l'entretien des espaces verts avec un troupeau ovin, sur une initiative d'Adrien Grellier. Cette idée prend la forme d'une expérimentation sur trois ans, avant d'être complètement intégrée à la gestion de l'école. Les animaux viennent chaque année de l'élevage de Sophie Leblanc, dans le Morbihan. Elle fonde Breizh Moutondeurs en 2012 pour proposer des services d'éco-pâturage. Aucune formation n'existe, elle doit se former seule, veillant toujours à faire au mieux pour le bien-être de ses animaux. Aujourd'hui son troupeau compte une cinquantaine de moutons d'Ouessant.

Je suis allée à la rencontre d'Adrien Grellier. Informaticien à l'école, fils d'agriculteur et apiculteur amateur, il est à l'initiative de l'expérimentation éco-pastorale sur les terrains de l'école.

« Et puis faut se marrer, typiquement l'écopastoralisme là, quand je l'ai proposé tout le monde était mort de rire quoi. Et après en fait, moi c'est ça que je suis assez content ici : faut trouver une idée que pour beaucoup de gens ça reste dans le domaine du rêve, et en fait c'est comment adapter ce rêve au réel, et ça c'est super. » Adrien Grellier à Nantes le 4 novembre 2019 (Entretien 2)

Puis j'ai échangé avec Sophie Leblanc, venue s'occuper de son troupeau. Éleveuse, animatrice et passionnée de la race de moutons d'Ouessant, elle est la fondatrice de Breizh Moutondeurs et une précurseuse de l'éco-pâturage.

« Moi mon premier métier c'est l'animation. Donner vie, c'est donner vie. Qu'est-ce qu'elles font ? Exactement ça, elles donnent vie les brebis ici, voilà. Elles donnent vie pour les gens qui utilisent le parking, toutes les personnes qui passent le portail, et tous ceux qui attendent le tramway. » Sophie Leblanc à Nantes le 26 septembre 2020 (Entretien 3)

Fiction confinée, Parc Georges Valbon à la Courneuve, Clinamen et Bergers Urbains.

Les 400 ha du parc de la Courneuve sont vidés de leurs visiteurs. Seuls les habitants de la ferme se retrouvent confinés là. 1 chat, 2 chiens, 6 poules, 90 moutons et leurs bergers. Chaque jour les brebis et leur petits quittent la bergerie pour aller se nourrir dans le parc. Elles mangent avidement l'herbe verte des prairies et le lierre des sous-bois. Les agneaux explorent ce nouveau terrain de jeu, qui leur est exceptionnellement réservé. Les bergers, eux, redécouvrent le parc. Pas un chien à l'horizon pour venir éparpiller le troupeau. Pas un passant. Personne. Mais, un lapin, un écureuil, une chouette... moins timides qu'à leur habitude.

Le second troupeau que j'ai rencontré est basé dans le Parc Georges Valbon à la Courneuve et pâture en parcours sur les trottoirs de Plaine Commune. En 2012, Julie Lou Dubreuilh, Guillaume Leterrier et une dizaine d'autres personnes s'installent en Seine-Saint-Denis avec un troupeau de brebis allaitantes. L'association Clinamen est créée, ils alternent alors entre leur poste salarié et leur activité bénévole à l'association. La création de la société Bergers Urbains leur permet ensuite de se rémunérer complètement par leur activité de berger. L'association, elle, continue à accueillir des bénévoles franciliens.

J'ai longuement discuté à la ferme avec Julie Lou Dubreuilh. Bergère, coordinatrice des bénévoles et passionnée d'architecture, elle porte le collectif et rêve d'un nouvel urbanisme incluant le déplacement des animaux.

« Sachant, que moi, ma motivation toujours, même si c'est les animaux, c'est ces questions de fabrication de la ville, comment une action va influencer la ville plus

tard. Donc c'est pour ça que moi aujourd'hui, je voudrais qu'il y ait des troupeaux de moutons partout. Des troupeaux de moutons qui posent des problèmes, pas dangereux, mais qui interrogent. » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

Puis, lors d'une sortie avec les brebis à Aubervilliers, j'ai échangé avec Guillaume Leterrier. Berger, jardinier et militant, il vit de sa passion et souhaite redonner de la reconnaissance au métier d'agriculteur.

« En ville ça permet de réinterroger et de peut-être redévelopper d'autres formes d'agricultures qui n'existaient pas ou qui avaient tendance à disparaître, parce qu'elles redeviennent économiques et beaucoup plus raisonnables et raisonnées dans ce cadre là. Et y'a des chances que ce soit en ville que ce soit plus facile à mettre en place. » Guillaume Leterrier à Aubervilliers le 29 août 2020 (Entretien 5)

Enfin j'ai rencontré des bénévoles à l'association avec qui j'ai partagé une sortie du troupeau, une activité laine ou un repas.

Fiction confinée, Quartier des Malassis à Bagnolet, Sors De Terre et La Bergerie

Le mois d'avril est synonyme de naissance dans le troupeau. Les petits arrivent pour le printemps. Ils arrivent après la pluie et le froid de l'hiver. Ils arrivent pour l'herbe verte et grasse de la saison. Ils arrivent pour les premiers rayons de soleil de l'année. Mais cette année, ils arrivent pour le confinement. Si l'humanité s'est mise en pause, le troupeau lui continue de vivre. Les chevreaux et les chevrettes naissent. Ils marchent, mangent, dorment, jouent. Ils découvrent la bergerie, inconscients du vaste monde dont ils sont privés. Car

le troupeau ne quitte plus la bergerie. Car personne n'entre plus dans la bergerie. Enfants, parents, grands-parents, voisins, amis, bergers, musiciens, rêveurs... personne.

Le dernier troupeau que j'ai rencontré est installé à Bagnolet, au milieu des travaux et des nouvelles constructions. Il y a 12 ans, Gilles Amar a décidé d'investir un pied d'immeuble à Bagnolet pour y faire un jardin. C'est le jardin au balcon. Très vite, il est rejoint par des habitants du quartier et l'association Sort de Terre est fondée. Puis les animaux sont arrivés, les chèvres, les brebis, les poules, et la bergerie a été construite. Aujourd'hui le lieu accueille les habitants du quartier pour un café, un feu de bois ou un concert. L'association s'occupe de plusieurs jardins à Bagnolet. Et elle organise des ateliers de longue durée avec différents publics, des mineurs isolés, des jeunes handicapés ou encore une communauté Rom.

Je suis allée à la rencontre de Gilles Amar. Chevrier, créateur de paysage et poète, il est à l'initiative de l'association et accompagne les évolutions de celle-ci, portées par les idées et l'énergie de chaque personne qui vient passer une heure ou des années à la bergerie.

« Moi j'ai besoin d'adrénaline. Les bêtes, tu vois, si je les sors, et si j'ai aimé les sortir, ou si j'ai aimé aller acheter des bêtes sans prévenir personne, ou faire la bergerie comme ça, c'est parce que j'aime l'adrénaline, tu vois. Et donc c'est faire quelque chose de positif, qui n'est pas une connerie mais avec la même impression que quand tu fais une connerie quoi. » Gilles Amar à Bagnolet le 27 octobre 2020 (Entretien 6)

Enfin j'ai croisé des habitants du quartier des Malassis qui venaient passer du temps à la bergerie ou simplement saluer Gilles Amar.



Le temps du voyage, photographie par Alexandrine.



Breizh Moutondeurs à Centrale Nantes.



Clinamen dans le parc de La Courneuve.



Sors de Terre à la Bergerie des Malassis.

5 mai 2019, Tersas.

Aujourd'hui, nous avons parcouru les chemins d'Ardèche sous la neige. C'était probablement l'une des dernières chutes de neige avant le printemps, car nous ne sommes plus qu'à une semaine des Saints de Glace. Pour la nuit, nous avons été accueillies dans la ferme d'Antoine, Cécile et leurs deux jeunes garçons.

Tandis que nous nous occupons des chevaux, Cécile vient nous saluer avec Macéo, le plus jeune des deux. Celui-ci est intrigué par notre voyage. Il se demande si nous faisons le tour du monde. Presque, le tour du Massif Central.

Notre troupe interroge. Nous sortons de l'ordinaire. Sur les chemins, comme pour Macéo, nous réveillons les imaginaires. À certains, nous évoquons le voyage à travers l'immensité des paysages du Seigneur des anneaux. A d'autres, les cowboys solitaires dans les plaines d'Amérique. Pour d'autres encore, les peuples nomades des plateaux d'Asie centrale. Ou bien pour certains, les cavaliers du roman de Joseph Kessel. Et bien d'autres évocations... Au-delà de l'image romantique du voyage à cheval, chaque jour c'est la réalité d'une telle expérience que nous vivons, dans ses joies et ses difficultés.

# Chapitre 1

## LE RÔLE DE L'IMAGE

Comme notre petite caravane sur les chemins de France, un mouton ruminant au pied d'une tour ou une chèvre traversant sur un passage piéton interrogent et réveillent nos imaginaires. Nos paysages de campagne sont différents, les histoires qu'ils racontent également, pourtant ils se rejoignent sur notre mémoire commune et notre histoire paysanne. Mais les savoirs paysans sont depuis longtemps oubliés dans nos métropoles, et nous sommes face à une incompréhension des animaux, de l'agriculture et de la ville. Entre mal-être en ville et désertification des campagnes, la réinsertion des animaux d'élevage en milieu urbain cherche à créer un pont entre ces territoires séparés et à les repenser en commun. Les trois projets étudiés ont tous presque une quinzaine d'années et à leur commencement ils avaient tout du surréalisme. Aujourd'hui des discours sont venus se poser dessus, apportant de nombreux débats sur le choix des mots et leurs implications. Au-delà du langage, l'image de l'animal en ville est exploitée sous toutes ses formes, de la plus-value immobilière au service écosystémique.

Dans nos métropoles, nous connaissons le chien, le chat, le pigeon, le rat, le moustique... Et depuis quelques années les brebis et les chèvres entrent dans le paysage de nos villes. Quoique pas encore de l'ordre du commun, nous connaissons tous un endroit où il y a des moutons. Cette présence surprenante d'animaux réveillant une « symbolique pastorale »<sup>1</sup> nous questionne sur l'image que nous pouvons avoir de la campagne.

Cette image est multiple. Chaque humain dessine son propre paysage de campagne. Celui-ci dépendra de s'il vit en ville ou à la campagne. Il sera influencé par les lieux où il a grandi, ceux où il passe ses vacances ou encore ceux d'où vient sa famille. Finalement, pour le citadin, son paysage de campagne est toujours un ailleurs. Un ailleurs temporel, qu'il construit au travers des récits de campagne de sa famille, parents, grand-parents, voire plus loin dans sa généalogie. Un ailleurs géographique, qui résulte de son parcours de migration et des récits de sa région d'origine. Tout cela compose nos paysages de campagne.

« Ce que je dis souvent, moi je suis normand, on me parle de paysage, spontanément je vois des vaches avec des pommiers au-dessus. Et Julie, elle, elle est landaise, elle voit des pins et du maïs, et puis des moutons qu'arrivent dessus entre temps quoi. Et quand on demande aux gens spontanément c'est quoi leur paysage, ils se réclament tous, qu'ils soient parisiens depuis 3,4,5 générations, tout le monde se réclament d'une région, que ce soit française, européenne, autour du Maghreb, ou n'importe tout. Et d'un seul coup, oui, c'est ces paysages là qui sont les plus évocateurs finalement. » Guillaume Leterrier à Aubervilliers le 29 août 2020 (Entretien 5)

1 Bories, Olivier, Eychenne, Corinne, Leterrier, Guillaume, Dubreuilh, Julie-Lou. « Quand les moutons circulent sur les trottoirs de nos villes ». Revue Urbanités, 2019.

Ces paysages multiples ont un point commun. Nos paysages de campagne sont liés par l'agriculture. Ils ont été tous façonnés par elle. Et cela, car elle est le socle de nos sociétés depuis près de dix mille ans. Pour Guillaume Leterrier, c'est ce qui les rend si évocateurs. Gilles Amar appuie lui aussi sur l'universalité de ces formes agricoles. Et notamment il me parle de la cabane, aussi appelée bergerie, qu'ils ont construite dans le quartier des Malassis. « C'est un symbole cette cabane. C'est la case des Antilles, c'est la baraque des Roms, c'est, c'est tout ça, tu vois. Tous les gens qui arrivent ici, ils disent : "Ça me fait penser à mon village." Sauf qu'ils sont serbes, africains, j'sais pas quoi, enfin, tu vois, ils viennent pas du tout du même bled. Donc, c'est qu'y'a quand même quelque chose d'universel. »<sup>2</sup> Ainsi, les différentes civilisations paysannes aux pratiques agricoles diverses ont dessiné une multitude de paysages, façonnant une infinité d'images de ceux-ci toutes liées par cette origine agricole commune.

—

Ces images sont le fruit d'une construction complexe. Elles racontent des histoires sur les paysages qu'elles dessinent. Ces derniers nous rappellent notre « ruralité perdue ».<sup>3</sup> Les évoquer nous ouvre la voie de ces récits. Histoire d'une société, histoire d'un territoire, histoire d'un individu, ce qu'il y avait avant, ce qu'il y a loin, sont des exemples de ce qui peut être évoqué par ces images. Alors les brebis et les chèvres au sein de nos villes éveillent en nous ces images et nous sommes amenés à les partager.

Notre histoire collective est celle d'une civilisation paysanne. L'évoquer amène certains, dont Sophie Leblanc et Julie Lou Dubreuilh, à questionner nos modes de vie actuels, dont les

2 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

3 Bories, Olivier, Eychenne, Corinne, Chaynes, Charline. « Des troupeaux dans la ville : représentations et acceptation sociales d'une démarche d'éco-pâturage dans la première couronne toulousaine (Cugnaux) ». Openfield, numéro 7, juillet 2016.

échelles de temps et d'espace ne permettent pas un respect des animaux, de la nature et de soi-même. Julie Lou Dubreuilh explique : « Tous nos ancêtres ont vécu dans des fermes. Et c'est vraiment dans la ferme que tu te sens le plus résilient, le plus tranquille, parce que tu sais que tu es maître de ta production de nourriture. »<sup>4</sup> Ainsi Sophie Leblanc suggère : « si on revenait un peu à cette intelligence-là du monde, peut-être qu'on se porterait mieux. On serait moins malade, on aurait moins de cancer, tout ça. On vivrait plus, en prenant notre temps, et en rigolant plus, et en ayant plus le sourire aussi. »<sup>5</sup>

Ces images sont aussi l'occasion de revenir sur l'histoire des territoires où nous nous implantons. Ainsi par exemple avant que soit construite l'École Centrale, le terrain accueillait une "folie de l'Erdre", une propriété bourgeoise, et encore avant des fermes. Finalement, les prairies ont toujours existé sur ce terrain.<sup>6</sup> À plus grande échelle, la Seine-Saint-Denis a un passé agricole important : elle était considérée au XIXème siècle comme le grenier à blé de Paris. Aujourd'hui le territoire est revalorisé en évoquant ce passé agricole et en réintroduisant des activités productives, dont Clinamen en est une forme.<sup>7</sup>

Après l'histoire collective et l'histoire du territoire, c'est aussi l'histoire de chaque individu qui vient à être écoutée. De nouveaux récits jusque-là oubliés vont être racontés. Un passant dans la rue en voyant les moutons raconte au berger qu'il en a trois cents au bled. Une bénévoles à un repas évoque le troupeau de plus de mille têtes de sa famille en Aveyron qui produit du lait pour Roquefort. Mon grand-père se plonge dans ses souvenirs pour me raconter son enfance dans une petite ferme de la Vienne.

4 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

5 Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

6 Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

7 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

« Quand tu arrives dans des nouveaux territoires, les gens vont t'aborder, vont dire à leurs enfants, à leurs petits-enfants tout le parcours d'immigration : pourquoi ils sont venus, ce qu'ils faisaient là-bas. Ce qui était quelque chose qui n'était pas forcément abordé sur place. Et là d'un seul coup, tu vois les gamins, les ados, ou la deuxième génération, qui découvrent leurs parents non pas en tant que personne simplement exploitée, mais que y'a quelque chose à raconter sur qu'est-ce qu'il y'avait auparavant, sur qu'est-ce qu'ils ont quitté et pourquoi. Ça change un peu le regard de ce qu'on peut avoir de temps en temps en terme d'histoire, sur les raisons, pourquoi on est venu, de quelle manière... C'est aussi assez intéressant de voir ça. Je crois que ça, c'est l'image du mouton qui fait ça. » Guillaume Leterrier à Aubervilliers le 29 août 2020 (Entretien 5)

17 juillet 2020, La Courneuve.

Cette après-midi, je sors le troupeau avec Arthur et Camille. Elle est débutante comme moi. Arthur, lui, est un habitué. Nous partons pour une belle boucle dans le parc, et un chien en laisse, Phœbus, nous accompagne pour donner du rythme aux brebis.

A mi-parcours, nous nous engageons dans un chemin étroit entouré de buissons. Je suis en tête, mon rôle est d'empêcher les brebis de tête d'aller trop vite pour que toutes prennent le temps de manger. Au bout d'un moment, Arthur me rejoint et me dit qu'il ne sait plus trop où on est et qu'il va prendre la tête. Je laisse donc tant bien que mal passer tout le troupeau devant moi. Puis avec Camille et le chien, nous poussons et rabattons les dernières brebis. Le chemin rétrécit jusqu'à disparaître complètement. On se retrouve à quatre pattes entre les branches. On ne comprend pas ce qui se passe.

Quand j'arrive enfin à m'extirper des fourrés, Arthur me dit de courir après la première partie du troupeau et de les empêcher d'avancer. Je cours. Les gens m'indiquent la direction prise par les brebis. Je cours. Je cours, mais je ne sais pas bien ce que je vais pouvoir faire. Je les retrouve finalement dans une grande esplanade le long d'une haie. Je me dis que si elles veulent bien rester là, ça serait idéal. Une mère, sa fille adolescente et son tout jeune garçon sont là et regardent les brebis. J'ai à peine le temps de les saluer que les premières brebis ont envie de prendre un petit escalier, menant à une passerelle en bois et à un bassin d'eau. Je veux à tout prix les en empêcher. La femme se rend compte de ma détresse et cherche à m'aider. Je lui donne le deuxième bâton que j'avais pris à Camille. Malgré son aide, les brebis sont insistantes et finissent par nous déborder. Après quelques minutes de panique à ne pas savoir où mener les brebis, je décide qu'elles sont bien sur la butte de terre au milieu de la passerelle et que l'objectif est juste qu'elles y restent le temps que le reste du troupeau me rejoigne.

La pression baisse un peu. La jeune fille me rejoint toute heureuse avec un bâton qu'elle a trouvé pour m'aider aussi. Elle m'explique que sa mère et elle ont l'habitude des brebis, car elles en gardent dans les montagnes en Algérie. Elle sort son téléphone et me dit qu'elle va appeler sa tante qui est là-bas. En kabyle, elle lui raconte son aventure, et lui montre les brebis qui broutent paisiblement sur la butte. Je suis émue de cette rencontre, j'aimerais en savoir plus, mais Arthur arrive finalement avec le chien. Je les remercie toutes les deux chaleureusement pour leur aide et leur soutien psychologique. Nous repartons et rejoignons l'autre partie du troupeau pour rentrer à la ferme. Beaucoup d'émotions cette après-midi !

La présence des animaux génère donc des images et des récits de nos paysages de campagne collectifs et individuels. Mais leur présence pointe aussi nos incohérences et nos incompréhensions. Les villes sont mises à distance des campagnes. Physiquement les métropoles s'étendent sur des territoires sans limite. Et dans les discours, l'urbain et le rural sont opposés. Nous sommes face à une méconnaissance des animaux et de l'agriculture.

Les animaux d'élevage sont très souvent peu connus du grand public. En effet, il y a une opacité des filières de production animale. Sophie Leblanc relève que « l'ovin, pour beaucoup de gens, ils le connaissent dans leur assiette, ils le connaissent pas vivant. »<sup>1</sup> Tous les produits que nous donnent les animaux sont détachés de ceux-ci. La viande, le lait, la laine, le cuir, la lanoline... sont présents, dérivés ou non, dans notre quotidien, et nous en oublions souvent l'animal dont il provient. De plus, si l'image fantasmée de la campagne prédomine, les animaux ont parfois une image négative inscrite dans l'imaginaire collectif et pourtant infondée.

« C'est un animal qui a une mauvaise image. Alors on parle de la brebis galeuse. La gale c'est une véritable maladie de peau, qui existe chez les ovins, qui se transmet à l'homme. Donc c'est une maladie zoonose, comme on dit. Ensuite vous avez le mouton noir, c'est celui qui va pas rentrer dans le rang. C'est un peu comme la brebis galeuse, il fait pas comme tout le monde et cetera. Après y'a le fait de se comporter comme un mouton. C'est-à-dire... le mouton suiveur. Alors c'est pas positif des fois. Alors c'est le contraire du mouton noir voyez, alors soit vous êtes le mouton noir, soit vous suivez bêbêtement. Bon. Et puis bah le mouton est con. Alors ça je l'ai entendu je ne sais combien de fois. » Sophie Leblanc à Nantes le 26 septembre 2020 (Entretien 3)

1 Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

Alors, la réintroduction des animaux en ville est l'occasion de se réapproprier la connaissance. Ainsi Gilles Amar m'explique que grâce à la ferme tous les enfants du quartier connaissent le vocabulaire de la ferme et les animaux.<sup>2</sup> Et tous appuient sur leur rôle de médiateur.

–

La coupure entre ville et campagne entraîne également une méconnaissance du fonctionnement de l'agriculture aujourd'hui pour un grand nombre de gens. La population est détachée de la production alimentaire, d'un point de vue de la connaissance et de la pratique. Julie Lou Dubreuilh considère que cette déconnexion de notre sécurité alimentaire est la raison de la « perte de sens » dans notre société.<sup>3</sup>

D'un autre côté, les campagnes se vident et les métiers agricoles attirent peu les jeunes et ils souffrent d'une image négative. Ainsi Guillaume Leterrier me raconte que dans son village de trois cents habitants, il était mal vu de devenir agriculteur et que l'objectif pour les jeunes était de partir travailler dans le tertiaire. C'est après avoir travaillé dedans pendant plusieurs années qu'il a finalement choisi de se lancer dans l'agriculture, mais cela n'était pas envisageable pour lui quand il a quitté son village.<sup>4</sup> Même si de nouvelles initiatives positives commencent à émerger, les métiers agricoles ne sont encore pas valorisés. Ni la difficulté de ceux-ci, ni leur aspect indispensable n'est reconnu, que cela soit financièrement ou socialement.

« Si je fais de l'informatique c'est parce que c'est beaucoup plus simple hein. Non mais ça a été mon critère pendant très longtemps. Je veux dire l'agriculture bah ouais c'est sympa mais bon, c'est dur quoi, c'est dur, et puis en plus moi ce que je trouve qui est vraiment

2 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

3 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

4 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

révoltant, c'est que, c'est dur et tu peux espérer avoir au mieux un smic toute ta vie et une retraite qui sera globalement au niveau du minimum vieillesse. En faisant de l'informatique, bah je suis à l'abri, je prends pas la pluie, je prends pas le soleil, je gagnerai deux fois plus, trois fois plus et j'aurai une meilleure retraite. » Adrien Grellier à Nantes le 4 novembre 2019 (Entretien 2)

Alors Julie Lou Dubreuilh espère que l'introduction d'élevage en ville et la participation des citoyens dans les fermes leur permettra de reprendre en main la connaissance sur l'agriculture.<sup>5</sup> Adrien Grellier et Guillaume Leterrier suggère également que recréer un lien entre les citoyens et le monde agricole peut donner la possibilité aux urbains de faire le choix de l'agriculture. « Y'a tellement de personnes en ville qui regardent que potentiellement bah on retrouvera des vocations. »<sup>6</sup> Cela permettra de redynamiser les territoires et de relancer de nouvelle dynamique.

–

En renvoyant une image agricole, les animaux d'élevage en ville nous questionnent sur notre connaissance de l'agriculture. Mais leur présence en ville, nous amène à nous interroger également sur la ville elle-même. Elle pointe le mal-être en ville et la perte de sens de nombreux citoyens.

Au-delà de l'image agricole, les animaux apportent une image de liberté, et cela malgré l'ambiguïté de la domestication. Pour Gilles Amar, l'ensemble du projet aux Malassis est une quête de liberté. Les chèvres en sont l'un des symboles. « C'est la liberté les chèvres. Tous les vieux dans les Pyrénées disent ça : " les chèvres, c'est la liberté ". »<sup>7</sup> Guillaume Leterrier soulève également que le berger et le mouton sont l'image de la liberté et du nomadisme. « Je crois que ça intéresse notre

5 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

6 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

7 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

condition d'urbain en tant que telle, quoi, parce que l'urbain, il fait vraiment le pari de la sédentarisation. »<sup>8</sup> Les animaux viennent donc questionner notre mode de vie sédentaire et urbain.

« En fait, aujourd'hui quatre-vingt-dix pour cent de la population habite en ville. On peut dire que la ville, l'urbain, c'est, entre guillemet, l'écosystème ou l'habitat que l'homme trouve le plus judicieux aujourd'hui. Euh... on voit qu'il atteint ses limites. On voit que les gens sont pas heureux. Pourtant ils sont obligés d'être là. Donc souvent c'est des situations subies, sources de dépressions, sources de mal-être. [...] Donc voilà on voit bien que tout le monde est malheureux. Et nous, on arrive avec nos pratiques, on ramène l'animal en ville. Et là paf, y'a quelque chose qui se passe qui est de l'ordre de l'émerveillement, et ça tu le vois dans les yeux de tout le monde et donc c'est... Je sais pas ce qu'on peut en faire de cet élément là, mais pour moi c'est le départ d'un nouveau regard sur la ville, d'une nouvelle manière de se réinterroger. » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

8 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

21 juillet 2020, Panazol.

Il y a quelques semaines, j'ai appelé mon grand-père pour lui demander s'il accepterait de répondre à quelques questions sur sa jeunesse pour mon mémoire. J'ai envie qu'il me raconte le contexte dans lequel il a grandi et des anecdotes de sa vie qui me semble si éloignée de la mienne. En effet, mon grand-père, Abel Petit, est né dans une ferme de la Vienne au printemps 1921. Après avoir passé son certificat d'étude, il apprend le métier de boucher. Dans les années 50, l'arrivée des

supermarchés le poussera à vendre sa boucherie et à partir travailler à l'usine.

Jusqu'à ma venue, il s'est concentré sur ses souvenirs pour les rassembler. Il était important pour lui d'être prêt pour mes questions et de me raconter tout ce qu'il savait. Nous nous sommes installés dans son salon, lui dans son fauteuil, mon frère et mon père dans le canapé en face, moi plus près pour qu'il m'entende bien. Au fil des questions, il me raconte. La ferme de ses parents. Les animaux : les vaches, les chèvres, la brebis, les lapins, les poules, le cheval, et puis son chien. La boucherie, son ambition stoppée par la guerre, et puis la rencontre avec ma grand-mère et leur vie ensemble.

Dans chacune de ses réponses il s'est appliqué à décrire chaque chose minutieusement. Il a eu à cœur de me transmettre ce qu'il savait. Il a plongé dans sa mémoire pour se souvenir du vocabulaire qu'il utilisait à l'époque, les animaux, le nom des outils, le nom de chaque courroie qu'on utilisait pour atteler un cheval. Et c'était pour lui très important de me transmettre toutes ces informations-là.

« Tu sais comment est équipé un cheval pour travailler ?

- Oui à peu près, y'a un grand collier et y'a plein de ...
- Le collier, puis la sellette, et dessus y'a un autre en cuir, c'est la, la dossière pour passer les brancards, les brancards, et dessous la sous-ventrière. On passe les brancards aussi parce que si c'est une charrette à deux roues, quand tu montes derrière ça se soulève. Et y'avait un autre machin pour reculer aussi, on y passait pour que ça tienne à la sellette, l'équipement, on passait un truc sous la queue ça s'appelait la croupière.
- Oui.

- Tu connais ?
- Oui je connais.
- Tu connais ça, bon ça va très bien. »

A la fin de l'entretien, il m'a donné un joug qu'avait taillé son père dans du bois de chêne. Il m'a décrit comment on plaçait ce joug sur les bœufs, comment ensuite on les sanglait au joug, en mettant un chiffon pour ne pas les blesser, en tournant pour que ça ne bouge pas. Et c'est avec beaucoup d'attention qu'il s'est souvenu de tout ça pour moi, pour me le transmettre, pour que je le sache. Merci Papi.

L'agriculture forge les paysages des campagnes depuis des siècles. Sa transposition pour la création de paysage urbain est récente. Et si aujourd'hui ces pratiques sont acceptées et font l'objet de discours scientifiques, médiatiques ou politiques, les premières expérimentations avaient tout du surréalisme. Les trois projets étudiés ont été lancés au début des années 2010.

Dans leur discours sur leur début, les interviewés parlent tous de rêve. L'envie de rêver et de faire rêver semble avoir été motrice. Finalement la présence des animaux en ville génère des images, mais ces images ont aussi amené les animaux en ville. De nos imaginaires elles sont passées à la réalité. « En fait, c'est comment adapter ce rêve au réel. » me raconte Adrien Grellier sur les prémisses du projet d'éco-pâturage à Centrale Nantes.<sup>1</sup>

La première réaction à laquelle ils ont été confrontés, c'est la surprise et le rire. Nous avons tous dans nos pensées ces paysages de campagnes et ils sont associés à un ailleurs.

<sup>1</sup> Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

C'est la venue de cet ailleurs, dans le ici, qui crée un décalage et génère la surprise. Gilles Amar multiplie les qualificatifs sur les débuts de Sors de Terre, avec le premier jardin, puis les animaux. C'était une « curiosité », « incongru », « surréaliste », « du délire », « les gens hallucinaient ».<sup>2</sup>

Après la première surprise, il s'agit de faire vivre ses idées et de les partager. Sophie Leblanc me raconte les péripéties qu'elle a vécues pour faire reconnaître son travail d'éleveuse. « Alors au départ, je rentrais dans aucune case, un éleveur qui ne produit pas de l'alimentation on ne connaît pas, ça existe pas, faut être fou. » Il lui a fallu expérimenter et apprendre seule le métier.<sup>3</sup> Guillaume Leterrier lui se souvient de la réticence de l'école de paysage quant au projet de Téma la Vache. Elle « n'était pas du tout favorable à l'animal en tant qu'élément de paysage, donc ça a été assez compliqué. » Et il m'explique comment finalement leur projet a pu voir le jour et faire rentrer petit à petit l'animal d'élevage dans les mœurs.<sup>4</sup>

« Aujourd'hui, tu vois, bon, c'est la nature en ville, j'sais pas quoi. Y'a tout un discours autour de ça, tu vois. A l'époque y'avait rien, nous on faisait ça parce que c'était notre délire, c'est tout. Et que ça nous faisait rêver, et que les gamins ça les faisait marrer, et qu'on rencontrait les gens comme ça, et que... et donc voilà quoi. » Gilles Amar à Bagnolet le 27 octobre 2020 (Entretien 6)

Ils ont été des précurseurs. Ils ont été au début de ce phénomène de réintroduction de l'animal d'élevage en ville. Ils ont donc aussi été à un moment où il n'y avait pas de discours autre que le leur sur ce qu'ils faisaient. Il n'y avait pas encore de recherche sur le sujet. Il n'y avaient pas encore de personnes pour mettre des mots sur les choses qui sont faites,

<sup>2</sup> Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

<sup>3</sup> Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

<sup>4</sup> Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

pour donner des explications. Ensuite est venu le moment où des discours apparaissent et où ils se reconnaissent plus ou moins dans ceux-ci.

La présence d'animaux d'élevage en ville se distingue en deux pratiques : en parc ou en parcours. Le parc est la pratique la plus répandue et est souvent nommée éco-pâturage. Sophie Leblanc se revendique de cette pratique. Elle le définit très simplement par : « un entretien par des herbivores d'une prairie pas forcément naturelle et dans une clôture. » Elle va rajouter à cela que pour elle c'est un service de « bien-être », qui apporte une « balance positive », qui va « rééquilibrer la violence de la vie ». Et finalement elle conclut : « ma définition de l'éco-pâturage, elle est presque bouddhiste... » En revanche elle cible certaines pratiques de l'éco-pâturage qui ne se font pas dans le respect des animaux.<sup>5</sup>

Guillaume Leterrier propose une autre définition de l'éco-pâturage, il le décrit comme une pratique de paysage, introduite par des paysagistes, où l'animal est un élément de paysage. Ce n'est donc pas pour lui une question de gestion. Et il pointe d'ailleurs les risques de mauvaise gestion des prairies en sur-pâturage ou en sous-pâturage, suivant la quantité de moutons. Pour lui, le fait d'entretenir un milieu avec des animaux se nomme pastoralisme. Et le pâturage, sans le « éco- » donc, désigne simplement le fait de nourrir des animaux sur un terrain.<sup>6</sup> Julie Lou Dubreuilh le rejoint sur ces définitions, et refuse de donner une définition pour éco-pâturage et écopastoralisme car ils n'ont pour elle aucun intérêt.<sup>7</sup>

Le préfixe « éco- » fait référence au diminutif des mots économie ou écologie.<sup>8</sup> Corinne Eychenne, lors des rencontres

5 Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

6 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

7 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

8 Borjes, Olivier, Eychenne, Corinne, Chaynes, Charline. « Des troupeaux dans la ville : représentations et acceptation sociales d'une

nationales de l'écopâturage organisées par l'association Entretien, Nature & Territoire, questionne l'utilité de ce préfixe. Elle note que dans les discours celui-ci semble faire référence au fait que les animaux sont considérés comme « des outils alternatifs aux techniques d'aménagement classiques ». Elle conclut donc que l'un des points essentiels de divergence entre « pastoralisme de gestion » et « pastoralisme de production » est « le statut accordé à l'animal ».<sup>9</sup>

Julie Lou Dubreuilh amène la distinction entre berger et éleveur. L'éleveur est le propriétaire. Il organise le suivi administratif, le contrôle sanitaire, la commercialisation, la gestion des bâtiments... Le berger soigne les animaux, les protège, les nourrit. Et pour elle, « c'est un art, c'est quasiment artistique, parce que ça s'explique pas vraiment. » Elle ajoute que le berger urbain a ces trois rôles, et un nouveau rôle de service écosystémique, à la fois de la gestion d'espace et de la médiation sur l'écologie.<sup>10</sup> La définition d'éleveur de Gilles Amar se rapproche plus de la définition de berger de Julie Lou Dubreuilh. En effet, pour lui, l'éleveur est le responsable, et doit donc, comme elle le décrit : soigner, protéger et nourrir ses animaux. Souvent appelé « le berger de Bagnolet », il précise qu'il n'est pas berger, mais chevrier, car son troupeau est à majorité constitué de chèvres.<sup>11</sup>

De plus, Guillaume Leterrier se revendique de l'agriculture urbaine. Mais il précise qu'il faut être vigilant avec ce terme pour ne pas manquer de respect aux agriculteurs. Pour se déclarer de l'agriculture urbaine, il faut ou produire au-delà de sa consommation propre ou faire renaître un terroir.<sup>12</sup>

démarche d'éco-pâturage dans la première couronne toulousaine (Cugnaux) ». Openfield, numéro 7, juillet 2016.

9 Eychenne, Corinne. « Ecopastoralisme et écopâturage: éléments de définition et de discussion ». Rencontres Nationales de l'écopâturage organisées par l'Association Entretien, Nature & Territoire, Oct2014, SaintHerblain, France.

10 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

11 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

12 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

Gilles Amar rejoint Guillaume Leterrier sur le mépris que peut soulever le terme agriculture urbaine. « C'est vraiment réduire ce que c'est une ferme, c'est réduire le travail des agriculteurs, des éleveurs, des paysans. » Finalement, lui, il se décrit comme un jardinier, qui jardine avec ses animaux.<sup>13</sup>

—

Les animaux d'élevage en ville et à la campagne ont des rôles sensiblement différents. En ville, ils peuvent avoir un rôle productif, souvent à une échelle moindre par rapport à la campagne. Ils peuvent avoir ensuite un rôle de gestion d'espace, affiché pour limiter l'usage d'engins mécaniques et de produits phytosanitaires. Les paysans ont depuis toujours entretenu les paysages des campagnes, les prairies, les sous-bois, le haut des montagnes, pourtant ces pratiques n'ont jamais été évaluées. Leur application en ville les a rendues visibles de manière plus large.

« Je sais pas si tu as entendu parler de ça, les fameux services écosystémiques. Parce que, avant les agriculteurs, ce n'étaient que des gens qui avaient de l'argent, grâce aux kilos de bouffe qu'ils produisaient. Mais ensuite, on a analysé les choses, et on s'est rendu compte que tous ces gens, ces agriculteurs produisaient d'autres choses, qui n'étaient pas chiffrées. Par exemple, l'entretien des paysages. Imagine qu'il n'y ait plus d'agriculteurs en France, qu'on fait toute notre bouffe en laboratoire, la France, ça va être une vaste forêt, en friche, qui va brûler régulièrement, avec des sangliers partout. Je pense que ça le f'rait pas. Et je pense que les petits vergers de pommiers en fleurs au printemps, tout le monde aime regarder ça, les petites terrasses dans la Creuse c'est très joli aussi. C'est les paysans qui le font. Tout ce paysage français, où on aime bien aller en vacances, c'est pas la nature, ça

13 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

s'appelle la campagne paysanne. » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

Cependant, en ville, les animaux d'élevage ont aussi des fonctions liées à leur image : valoriser un territoire ou un acteur, recréer du lien à la nature, aux animaux, à la production de notre alimentation ou encore proposer des esthétiques et des espaces de poésie. Au-delà d'une pratique, leur réintroduction en ville est envisagée comme une « mise en scène ».<sup>14</sup>

« Moi je manipule des symboles. Je joue avec des symboles, tu vois. Toute chose est symbole, quoi, et moi, je joue avec des symboles. Mettre... des pommes de terre au pied d'un bâtiment d'une cité, c'est un symbole. Les animaux aussi sont des symboles. Tout est symbole. Cette cabane, là, c'est pareil. Pour moi, quand je dis la bergerie, c'est vraiment, c'est la cabane, en fait. C'est un symbole, aussi, très fort. Et c'est pour ça que j'ai jamais lâché, j'veux pas qu'elle soit détruite cette cabane. » Gilles Amar à Bagnolet le 27 octobre 2020 (Entretien 6)

Dans une société où l'image est omniprésente, les animaux deviennent un outil de communication pour se donner une image positive. Par exemple, la direction de Centrale Nantes a refusé l'idée d'éco-pâturage dans un premier temps par peur de l'aspect « bordélique » que le troupeau pourrait donner. Après des retours positifs sur cette initiative d'étudiants internationaux, et notamment d'Inde où le rapport aux animaux est très différent, ils ont changé de discours grâce à cet effet positif sur la politique internationale de l'école.<sup>15</sup> De la même manière, la Seine-Saint-Denis cherche à développer une image de territoire agricole innovant pour revaloriser

14 Bories, Olivier, Eychenne, Corinne, Chaynes, Charline. « Des troupeaux dans la ville : représentations et acceptation sociales d'une démarche d'éco-pâturage dans la première couronne toulousaine (Cugnaux) ». Openfield, numéro 7, juillet 2016.

15 Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

son image et donc son territoire via ces animaux et d'autres initiatives. D'un point de vue individuel, Guillaume Leterrier note que pour certains bénévoles de Clinamen, il est valorisant de s'afficher berger sur les réseaux sociaux.<sup>16</sup> Enfin, les animaux peuvent aussi être l'étendard d'un événement. Clinamen est invité tous les ans à la fête des jardins à Fontenay-sous-Bois et promeut l'événement du week-end auprès des enfants et des parents, notamment dans les écoles.<sup>17</sup>

Si la présence des animaux génère une image positive, elle est aussi l'occasion pour les citadins de réapprendre sur le monde agricole avec l'aide des bergers et des éleveurs. Ceux-ci ont un rôle nouveau qui s'ajoute à celui qu'ils pourraient avoir à la campagne. Ils deviennent des médiateurs. Cette sensibilisation se traduit de différentes manières : échanges, formations, expériences... Le lieu d'implantation de cette médiation permet de cibler un public et d'augmenter son impact. Sophie Leblanc précise par exemple l'importance d'un chantier comme celui de Centrale.

« C'est quand même symbolique. C'est dans une école, vous êtes les futurs ingénieurs du monde. Donc euh, ça rentre dans le cadre de la sensibilisation à l'environnement dans les études et tout ça. Maintenant on essaye d'avoir une autre vision des choses, bon. Donc ça pour moi... Je viens de la pédagogie, mon métier initial c'était ça, j'étais guide conférencière, j'avais beaucoup de groupes adultes mais scolaires aussi. Donc pour moi c'est, c'est un trésor quoi d'être ici. Voilà, ça c'est ce qui m'anime vous voyez. » Sophie Leblanc à Nantes le 26 septembre 2020 (Entretien 3)

L'agriculture urbaine introduit un nouveau rapport à l'image, en comparaison à une agriculture tournée principalement vers la production. Julie Lou Dubreuilh me donne l'exemple des éleveurs de chèvres du Rove qui sont habitués à présenter

leurs chèvres gratuitement, malgré les contraintes que ça leur impose, voire même en engageant des frais. Jusqu'au jour où une éleveuse remet en cause cela et suggère qu'ils soient rémunérés par tous ceux qui profitent de leur image, la mairie de Marseille en premier, dont la chèvre est un des symboles.<sup>18</sup> Dans son mémoire, *A Qu(o)i sert l'agriculture urbaine ?*, Alexis Chatellier suggère que l'agriculture urbaine serait liée à une question de productivité, mais aussi à la sensibilisation et aux ambiances.<sup>19</sup> L'animal d'élevage en ville a démultiplié ses rôles et ceux de l'éleveur.

Finalement, les pratiques de l'agriculture urbaine et de l'éco-pâturage proposent une nouvelle vision de l'agriculture, en monétisant la gestion d'espace et la production de services de sensibilisation. Cette vision a été créée pour la ville, mais peut être une chance saisie en campagne. L'enjeu est de quantifier le réel impact de l'élevage et de redonner aux éleveurs leur juste valeur dans la société. Il s'agit de reconnaître l'agriculture comme un service écosystémique, et pas seulement un service de production, comme il a été décrit avec l'industrialisation. Il s'agit de revaloriser la « multifonctionnalité » de l'agriculture. Et il s'agit d'accepter le rôle de l'image. Et comme le suggère Julie Lou Dubreuilh : « est-ce que c'est pas avec ça qu'on fabrique d'abord une ville ? »

<sup>18</sup> Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

<sup>19</sup> Chatellier, Alexis. *À qu(o)i sert l'agriculture urbaine ?* Mémoire critique d'un phénomène sociétal épars. Mémoire de master sous la direction de F. Barbe et M. Vigne, ENSA Nantes, 2018.

<sup>16</sup> Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

<sup>17</sup> Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020



Breizh Moutondeurs à Centrale Nantes.



Sors de Terre à la Bergerie des Malassis.



Clinamen dans le parc de La Courneuve.



Bergers Urbains à Aubervilliers.

11 mai 2019, à quelques kilomètres du mont Gerbier de Jonc.

Cette nuit, je n'ai pas dormi. J'ai cauchemardé. J'ai entendu le bruit du vent et de la pluie frappant la tôle de la grange. Et j'ai eu honte. J'ai imaginé nos trois chevaux restés dehors. Dans le froid, le vent et la pluie. Sans abri, sans nourriture. J'ai eu peur pour eux. Le matin, nous sommes partis sans attendre. Nous avons marché sans nous arrêter jusqu'à ce que leurs corps se réchauffent. J'ai eu le sentiment d'avoir failli à ma tâche de protection envers eux. J'ai senti que je ne remplissais pas ma part du contrat.

Cet événement, je m'en souviens encore avec intensité. Les émotions de ce jour de voyage ont été violentes, ce qui les rend encore vives dans ma mémoire. Mais elles ne sont qu'un exemple facilement appréhendable du lien unique qui nous liait à nos compagnons. À cinq nous formions une équipe. Une relation de confiance et de réciprocité s'est tissée au fil des jours entre nous tous. Les chevaux marchaient et portaient le matériel, nous permettant un rythme constant et une autonomie complète. Nous choissions l'itinéraire le plus adapté et trouvions le soir un lieu pour passer la nuit avec de l'herbe et de l'eau. Nous avons fait la route à cinq. Nous nous soutenions chacun dans les difficultés et partagions ensemble les joies. Nous étions liés par le voyage.

## Chapitre 2

### LA RELATION AVEC LES ANIMAUX

Comme cette relation singulière qui nous unissait à nos compagnons de route, les citadins appréhendent des relations nouvelles aux animaux lorsqu'un troupeau vient s'installer au pied de leur immeuble. La présence d'animaux d'élevage en ville apporte du bien être aux habitants. A leur contact, des habitudes se créent et des relations se nouent. Au-delà de cette multitude de relations qui se développent, la présence d'un troupeau en milieu urbain soulève des questionnements sur notre alimentation. Face aux enjeux de l'industrialisation de l'agriculture, chacun doit se positionner vis-à-vis de sa consommation et son éthique, et l'éleveur en premier dans ses choix d'élevage. En ville ou en campagne, il entretient une relation de domestication, de soin, de travail, de vie avec ses animaux.

Les animaux d'élevage sont le plus souvent accueillis avec enthousiasme sur les prairies de nos villes. Dans « Les animaux et la ville », Nathalie Blanc note l'impact positif de la présence de chiens et de chats en ville. Elle souligne « l'apport de l'animal au bien-être urbain : il aide à lutter contre la solitude "urbaine", bien entendu ; il est anti-stress ; il a un rôle éducatif pour les enfants ; il rend des services aux aveugles, aux handicapés... »<sup>1</sup> Il semble que ce constat puisse être étendu aux animaux d'élevage. Leur présence apporte du bien-être aux personnes ayant un échange même bref avec ces animaux. Par la récurrence des rencontres, des habitudes se créent. Et petit à petit des relations et des échanges entre humains et animaux se développent.

Un sourire, une photo, c'est souvent la première réaction d'une personne qui voit ou croise un troupeau. Le temps d'un instant, tout le monde se calme. Les animaux apportent un moment de pause et d'apaisement dans la ville. Guillaume Leterrier note : « Ça crée des schismes pas mal parce que généralement les gars ils sont sur des cadences infernales et le mouton il est toujours au même rythme. »<sup>2</sup> Les animaux apportent de la quiétude dans une ville toujours plus rapide. Sophie Leblanc souligne également l'effet psychologique de la présence d'un troupeau.<sup>3</sup>

« Ça accompagne la violence de notre société en fait, qui est de plus en plus violente au quotidien. On s'en aperçoit pas, on est pas en état de guerre là sur notre sol. [...] Mais la violence elle est tous les jours, on la ressent. Ce qui fait que, moi quand j'apporte un service d'éco-pâturage, je suis pas bouddhiste, mais qu'y 'a une zénitude qui va se dégager. Mais vous imaginez pas l'effet, alors y'a aucune étude la dessus, un effet psychologique énorme ! Les gens sont, ça leur apporte

1 Blanc, Nathalie. Les Animaux et la Ville. Paris : Odile Jacob, 2000. 232p. (p169)

2 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

3 Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

du bien-être à eux aussi, et donc du bonheur. Et ça va rééquilibrer cette violence de la vie qui est présente dans la société qu'on a créé. Ça refait une balance positive vous voyez, donc c'est super important. C'est pour ça qu'y 'a ce boom aussi de l'éco-pâturage, ouais je pense. » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

Petit à petit, les animaux gagnent leur place dans la ville. Comme à Centrale Nantes où Adrien Grellier relève que « les gens se sont vraiment attachés aux moutons »<sup>4</sup>, la présence des animaux devient une habitude. Les saluer le matin en arrivant au travail, emmener ses enfants les voir, se placer à une terrasse de café pour être sur le passage du troupeau, aller pique-niquer au milieu d'un enclos... Des habitudes se forment autour de ces animaux.

Alors pour certains, des interactions avec les animaux commencent et une relation se crée. A Centrale Nantes, par exemple, le gardien, qui jusqu'à présent voyait le troupeau toute la journée depuis sa cabine de garde à l'entrée du campus, a demandé à s'occuper de la gestion quotidienne des animaux.<sup>4</sup> Sophie Leblanc me raconte les relations qui se nouent jour après jour entre les personnes âgées d'une maison de retraite et son troupeau qui y pâture. Les animaux acceptent de se faire approcher par les résidents alors qu'ils sont farouches avec toute autre personne. Elle fait donc attention à garder la même équipe d'une année sur l'autre.<sup>5</sup> Ces relations sont difficilement perceptibles, et pourtant un échange semble être né entre humain et animal.

–

Le développement d'une relation entre l'humain et l'animal s'accompagne d'une réappropriation de la connaissance sur l'animal. La première partie a soulevé la méconnaissance que

4 Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

5 Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

nous avons des animaux et de l'agriculture, et a suggéré le rôle que peuvent avoir les éleveurs en ville pour renouer un lien. « A l'instar de ce qui se passe par exemple en montagne, il peut alors jouer un rôle de médiateur entre le troupeau et l'ensemble des autres usagers de l'espace, y compris les habitants qui doivent réapprendre à vivre avec des animaux dans leur espace de vie. »<sup>6</sup>

L'enjeu de cette réappropriation de la connaissance est d'abord de réintroduire une image positive et juste de l'animal. Par exemple avec Breizh Moutondeurs, Sophie Leblanc organise toujours une journée de sensibilisation avec le public qui sera en contact avec le troupeau. Lors de ces journées elle échange avec chacun et répond aux questions que les personnes se posent. Elle insiste également sur ce que nous apporte l'animal : de la viande, du lait, de la laine, du cuir, de la lanoline... En faisant prendre conscience aux personnes présentes de toutes ces choses que nous « donnent » les animaux, elle souhaite transmettre le respect de ce don, et des animaux eux-mêmes.<sup>7</sup>

Cette réappropriation passe donc par la connaissance théorique, mais également par l'expérience de chacun. Sophie Leblanc organise également des journées de formation pour les futurs propriétaires de moutons pour leur permettre de mieux s'occuper de leurs animaux et d'appréhender la relation avec eux.<sup>7</sup> A Clinamen, Julie Lou Dubreuilh invite les bénévoles à apprendre en expérimentant. Elle préfère que les personnes se confrontent seules aux troupeaux et qu'ensuite ils lui racontent « ce qu'ils ont vécu, ressenti ». Et pour elle, c'est lorsqu'il y a de l'imprévu qu'on apprend le plus.<sup>8</sup> Il s'agit de vivre l'échange entre l'humain et l'animal.

6 Bories, Olivier, Eychenne, Corinne, Chaynes, Charline. « Des troupeaux dans la ville : représentations et acceptation sociales d'une démarche d'éco-pâturage dans la première couronne toulousaine (Cugnaux) ». Openfield, numéro 7, juillet 2016.

7 Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

8 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

Enfin renouer un lien aux animaux et à l'agriculture permet de reprendre contact avec la production alimentaire et de responsabiliser sa consommation. Cela ne se fait pas sans bousculer le sens de nos habitudes citadines. Dans « Vivre avec les animaux », Jocelyne Porcher raconte son expérience de citadine tout juste arrivée à la « campagne » en 1981. Elle décrit le décalage entre elle et ses voisins et son évolution dans son rapport à son alimentation. « Progressivement j'ai compris d'où venait ce que j'avais jusqu'alors mangé sans me poser de questions. Pour manger du lapin, du poulet, de l'oie à Noël, il fallait faire naître les animaux, les élever puis les tuer. Non pas tuer du lapin mais mes lapins, mes poulets, mes oies... Était-ce bien ? Était-ce juste ? Pour nos voisins, ça l'était, sans conteste. C'était comme ça. Pour moi, cela n'allait pas de soi. »<sup>9</sup> A Centrale Nantes, l'idée d'Adrien Grellier de faire l'entretien des prairies du campus avec un troupeau d'ovins allaitants pour pouvoir ensuite profiter de la viande de ceux-ci lors par exemple d'événement annuel est vivement refusée. Le personnel considérait en effet que « c'est pas admissible de manger des animaux qu'on voit élevés. »<sup>10</sup> A Clinamen chacun passe ce cap à son rythme et tous cherchent ensemble à repenser l'élevage selon leur éthique.

« C'est pouvoir faire complètement différemment, de l'agriculture, pour pouvoir requérir de la donnée, voir comment on ferait de la viande qui nous plairait, qui nous paraîtrait pas être de l'exploitation animale, par exemple, en se disant : "Oui, ce sont des animaux qui ont eu une belle vie, et voilà s'ils meurent aujourd'hui, c'est parce que c'est maintenant, et du coup, on peut les manger sans être dans de l'exploitation." » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

9 Porcher, Jocelyne. Vivre avec les animaux : Une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle. Paris : La Découverte, 2014. 168p. (p21)

10 Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

24 août 2020, Bagnolet.

Cette après-midi nous travaillons dans le jardin d'une école que Gilles doit préparer pour la rentrée des classes. L'objectif est de dégager l'allée jusqu'à l'école. Gilles me confie une rangée d'arbustes. Il m'invite à les tailler comme je le sens, comme cela me plaît et me précise que cela ne peut pas être mal fait, il n'y a pas d'inquiétude à avoir là-dessus. Alors je me lance. Au début, je bafouille, je tâtonne. Qu'est-ce que je coupe ou non ? A quel niveau et comment ? Petit à petit, je me laisse porter par mon instinct, par ce qui me semble beau, proportionné, adapté. Et je prends beaucoup de plaisir à m'occuper de mes petits arbres.

À la fin de la journée, nous ramenons tous les branchages à la bergerie, ils serviront à alimenter les chèvres. Et alors que nous revenons avec tout le matériel, une femme arrête Gilles. Elle lui dit qu'il faut à tout prix faire taire les coqs, que le bruit n'est plus supportable, et que sinon elle va faire un coq au vin. Il la rassure : il a prévu de s'en occuper car il y en a trop. Et il lui propose d'en récupérer un si elle veut. Elle bafouille et refuse, n'ayant probablement jamais vraiment envisagé la chose.

Nous nous faufilons avec tout le matériel à travers le portail et allons nous laver les mains au lave-main : une bouteille d'eau et du savon. Une femme entre dans la ferme avec son petit garçon et demande si il est toujours possible d'avoir du lait, car elle en prenait il y a quelques années. Gilles acquiesce et lui demande juste si elle peut ramener une bouteille vide. Comme elle habite à côté, elle s'en va en chercher une chez elle et revient presque aussitôt.

Le petit garçon veut venir voir comment se passe la

traite. Gilles accepte et me propose aussi de venir. Je les suis donc dans l'enclos. La mère, curieuse, nous rejoint aussi. En ce moment, seule Bâa peut être traite. En effet, les petits n'ont pas été séparés de leur mère et Bâa produit beaucoup de lait, suffisamment pour son fils et pour un litre trait par jour. Gilles explique qu'il suffit de les séparer une semaine pour que les jeunes arrêtent de téter et pouvoir traire les mères. Normalement il le fait plus tôt dans la saison, mais cette année ça a été compliqué. Il trouve Bâa, et s'installe pour la traire. Elle se débat un peu, son petit vient la voir, finalement elle se laisse faire. La mère du petit garçon est contente d'assister à la traite et nous explique que sa famille a cinq cents brebis en Algérie, et des chèvres aussi.

Nous quittons l'enclos des chèvres et je m'assois sur un banc en face d'Alice. Elle habite dans le quartier et elle est venue faire un petit tour à la ferme après sa journée de travail. Elle m'interroge sur mon mémoire, alors je lui explique mon sujet. Elle acquiesce vivement. Pour elle, c'est hyper important, il faut des animaux dans la ville. Elle me laisse pour aller dans l'enclos des chèvres « prendre sa dose ».

La présence et le rôle attribués ou non aux animaux soulèvent donc les enjeux actuels de la production alimentaire. Les dérives de l'agroalimentaire et de l'industrialisation de la production animale sont de plus en plus dénoncées aujourd'hui. Chacun cherche à se positionner dans sa pratique vis-à-vis de son éthique.

L'agriculture est devenue une industrie comme une autre. L'élevage s'est industrialisé. Joceline Porcher explique, dans « Vivre avec les animaux », que cette industrialisation est le fait de la « zootechnie », la « science de l'exploitation des

machines animales ». Celle-ci a créé les « productions animales », qui ont remplacé l'élevage. Leur objectif est la « production de matière animale ».<sup>1</sup> Les animaux sont devenus des machines à produire des matières premières. Sophie Leblanc dénonce la violence engendrée par cette industrialisation et ce changement d'échelle. Notamment elle cite la séparation des mères et des petits quasiment à la naissance dans les élevages laitiers et la mise en réforme des mères au bout de simplement quelques années pour des questions de productivité.<sup>2</sup> Julie Lou Dubreuilh rappelle les déformations physiques des animaux sélectionnés uniquement pour leur productivité alimentaire : pis surdimensionnés, incapacité à mettre bas seules... Enfin Julie Lou Dubreuilh et Guillaume Leterrier déplore une homogénéisation des goûts par la sélection de produits pouvant plaire à tous : « Parce que, si tu fais des sondages, que tu fais goûter des panels de goûts différents, bah, tu vas voir que ce qui va faire consensus c'est la flotte. »<sup>3</sup> L'agriculture est donc soutenue par une logique industrielle et de productivité et cela est rendue possible par la mise à distance de toute relation possible avec les animaux.

« Alors dans les gros élevages, où on est dans l'industrialisation de l'animal, qui est considéré comme une matière première, c'est le terme, les cochons sont cons, les dindons sont cons, les moutons sont cons, les vaches sont cons. Ils sont cons ces animaux. Vous voyez, c'est une insulte vraiment. Donc voilà ça vient de, de cette industrialisation de masse, où on parle de matière première, alors qu'ils sont vivants. Matière première on pourrait se dire, ils sont morts, c'est de la viande, c'est du muscle. » Sophie Leblanc à Nantes le 26 septembre 2020 (Entretien 3)

Face à ces transformations de l'agriculture, la question de

1 Porcher, Jocelyne. Vivre avec les animaux : Une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle. Paris : La Découverte, 2014. 168p. (p24 et p73)

2 Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

3 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

l'échelle est primordiale. La bonne échelle est nécessaire pour le bien-être animaux, ainsi que pour celui des éleveurs. Il s'agit de la définir. Les interviewés parlent d'une échelle « raisonnée », « à taille humaine », « préindustrielle ». Guillaume Leterrier précise cependant que ce changement d'échelle générera « une agriculture à deux vitesses ». Ces deux agricultures ne produiront pas dans les mêmes quantités, elles ne seront pas au même prix, et n'auront pas la même qualité. En effet il ajoute que cette transition permettra de « garder dans le patrimoine commun ce qu'est une bonne viande ».<sup>4</sup>

De plus, les critères de sélections d'un troupeau ont un réel impact sur la qualité de vie des animaux. Ceux sélectionnés dans les productions industriels uniquement pour leur productivité perdent petit à petit toutes leurs capacités naturelles et nécessitent un suivi vétérinaire constant. Changer les critères de sélections et les adapter au mode de vie de l'animal permettront d'avoir des animaux en meilleure santé. Par exemple, pour les éleveurs qui font du parcours, le critère le plus important est la marche pour avoir des animaux adaptés à leur pratique. Ils choisissent donc des animaux aux aplombs solides et endurants. De plus, en se détachant des objectifs purement productivistes, un intérêt est redonné à des origines oubliées. Ainsi Sophie Leblanc sélectionne ses animaux sur les critères physiques du Ouessant, qui était en voie de disparition. Elle ne choisit pas par exemple pour la reproduction des bêtes « qui sont trop grandes, qui ont des membres, des os trop gros, qui sont efflanqués, qui ont pas le bon profil, qui ont le mauvais cornage. »<sup>5</sup>

L'abattoir est le lieu de cristallisation de la violence envers les animaux. Dans la continuité des systèmes de productions industriels, « il s'agit de produire et de tuer en masse le plus rapidement possible » explique Jocelyne Porcher. Pour

4 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

5 Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

Guillaume Leterrier, la mise à mort en abattoir est le « degré zéro d'humanité »<sup>6</sup> vis-à-vis des animaux et des personnes qui y travaillent et finissent par devenir fous. La sociologue explique les « souffrances morales » des employés des abattoirs face aux pratiques de leur travail. Cette souffrance est partagée par les éleveurs. En effet « la qualité du travail réalisé par ces éleveurs se heurte, in fine, à une impasse éthique et technique car il n'y a pas de voie alternative à l'organisation industrielle du travail pour transporter et abattre les animaux. »<sup>7</sup> Guillaume Leterrier et Julie Lou Dubreuilh insistent également sur la question de la traçabilité. Elle est imposée légalement pour la viande mais pas pour le reste de l'animal. Et un doute finit toujours par planer.<sup>8</sup>

Face à ces enjeux, les positions divergent. La question de la mise à mort est soulevée, dans des villes et une société où elle est le plus souvent invisible. Nathalie Blanc explique que la ville est un lieu où l'évocation de la mort est absente. Les abattoirs ont été déplacés hors des villes. Les cadavres d'animaux dans les rues sont pris en charge rapidement afin de ne pas être vu. « On ne pense pas la mort de l'animal ; aussi, elle est interdite dans l'espace urbain. »<sup>9</sup> Plus généralement, Jocelyne Porcher relève le déni de mort de notre société. « Pourtant, penser la mort est important car c'est aussi penser la vie. Et si la mort est un non-sens, c'est ce non-sens qui donne son sens à la vie, qui lui confère son caractère merveilleux et précieux. Ce qui ne meurt pas, ne vit pas. Mourir est absurde, certes, mais ne pas mourir serait plus absurde encore. »<sup>7</sup>

Une première position est celle de Sophie Leblanc, choquée par sa première expérience dans un abattoir. La violence qu'elle y a vu l'a menée à faire le choix de limiter les animaux

6 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

7 Porcher, Jocelyne. *Vivre avec les animaux : Une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris : La Découverte, 2014. 168p. (p106,105,113,111)

8 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

9 Blanc, Nathalie. *Les Animaux et la Ville*. Paris : Odile Jacob, 2000. 232p. (p94)

qu'elle y envoie. Son troupeau est donc uniquement dédié à de la gestion d'espace et décède de vieillesse.<sup>10</sup> Une seconde position est de repenser les abattoirs. A nouveau la question de l'échelle entre en jeu, un petit abattoir permettra plus d'échange et d'adaptabilité aux animaux et aux demandes de l'éleveur. Les camions d'abattage permettront même aux éleveurs de ne plus déplacer les animaux, et d'échanger directement avec le vétérinaire et l'abatteur, voire de réaliser la mise à mort eux même. Guillaume Leterrier explique que le camion d'abattage n'est pas rentable à l'échelle de leur troupeau, en revanche ils ont choisis de travailler avec un petit abattoir « familial et humain ». <sup>11</sup> Mais la question de la mort ne peut être dissocié de celle de la vie. Ainsi Jocelyne Porcher explique comment une « bonne mort », n'est possible que si elle succède à une « bonne vie ». « La mort des animaux est acceptable par nous si les animaux ont eu une chance de vivre leur vie et si cette vie a été bonne autant qu'elle peut l'être, et en tout cas meilleure qu'elle ne l'aurait été en dehors de l'élevage, meilleure qu'elle ne l'aurait été sans nous : plus paisible, plus intéressante, plus riche de sens et de relations. »<sup>12</sup>

« Elle pensait qu'elle y arriverait jamais au départ de manger de la viande d'animaux qu'elle connaît, et petit à petit elle se met à apprécier et à se rendre compte de l'importance. Et en plus, quand tu manges de la viande, tu as envie d'autant plus de bien t'occuper des animaux, parce que tu sais que tu vas les manger après. Donc si tu veux, tu peux pas les tromper et prétendre les manger sans bien t'en occuper. Et donc, elle, elle s'en occupe particulièrement bien. » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

Si la mise à mort est acceptée comme part du processus d'élevage, elle reste un moment difficile. Gilles Amar me

10 Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

11 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

12 Porcher, Jocelyne. *Vivre avec les animaux : Une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris : La Découverte, 2014. 168p. (p36)

précise qu'il n'aime pas ça et que c'est quelque chose pour laquelle il faut prendre sur soi.<sup>13</sup> Julie Lou Dubreuilh me confie sa crainte de faire souffrir l'animal en faisant mal le geste. Elle aimerait apprendre à tuer correctement, ne serait-ce que pour pouvoir abrégé les souffrances d'un animal sans blocage, car elle considère que c'est une lâcheté de laisser mourir un animal dans la souffrance.<sup>14</sup> Finalement, Jocelyne Porcher insiste sur la place à donner à la mort et sur son processus qui devrait être selon elle « ritualisé ». « Tuer un animal, ce n'est pas rien, et il importe collectivement de s'en souvenir. »<sup>15</sup>

13 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

14 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

15 Porcher, Jocelyne. *Vivre avec les animaux : Une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris : La Découverte, 2014. 168p. (p114)

27 juillet 2020, La Courneuve.

Cette après-midi, je ne pars pas pour une sortie avec le troupeau, je prépare les toisons avec Rose et Léa pour l'envoi à la laverie. Nous étendons d'abord la toison sur la table. Nous enlevons tout ce qui n'est pas utile : retour de tonte, jarre, paille... Puis nous la roulons en ballotin et nous recommençons. Nous avons très vite les mains toutes huileuses du suint des animaux, mais je trouve la manipulation de la laine très relaxante.

Pendant que nous nous occupons des toisons, Julie vient trier le troupeau. Elle doit donner du vinaigre de cidre aux petits de l'année pour traiter les parasites et castrer les mâles. Elle amasse l'ensemble du troupeau dans un petit espace, attrape une patte arrière de ceux qu'elle veut isoler et les mène jusque dans un espace séparé de la bergerie. Elle distingue ensuite par un point vert de peinture les mâles et les femelles. Puis

elle donne aux agnelles leur dose de vinaigre avant de les libérer.

Nous avons fini avec la laine et le troupeau part en sortie du soir, à la fraîche. Julie installe un entonnoir avec au bout une "chaise à mouton" pour pouvoir faire les castrations. Pendant qu'elle part chercher le matériel, avec Rose, nous donnons aux agneaux leur dose de vinaigre de cidre. Elle tient l'animal dans un coin, je lui donne la seringue dans la bouche lentement. Ils n'aiment pas ça, se débattent, s'étouffent et pourtant ont le réflexe de succion.

Je suis contente d'avoir pu participer à des soins aux animaux et je suis curieuse de comprendre comment fonctionne la castration. C'est un rapport différent aux animaux que lors d'une sortie. J'essaie de comprendre les sentiments qui me traversent. Je cherche à me positionner vis-à-vis de la consommation que je peux avoir. Il y a cinq ans, je suis devenue végétarienne par conviction environnementale. Depuis c'est devenu ma normalité. Pourtant avec mon voyage et mon mémoire, j'ai été amenée à me requestionner sur ce choix et sur mon positionnement éthique. Aujourd'hui j'accepte de consommer une viande ou un fromage respectant mon engagement environnemental. En plus, je me dis que je préfère connaître l'éthique des éleveurs. Mais est-ce que je pourrais manger un animal que je connais comme ici à Clinamen ? Est-ce que je pourrais tuer un animal comme un coq à la ferme ?

Julie revient et installe un agneau dans la chaise, les quatre pattes en l'air. Elle nous montre. La semaine dernière elle avait tenté de le castrer et cela n'avait marché que sur un des deux testicules. Celui-ci a considérablement rétréci, alors que l'autre est encore tout gonflé. La technique qu'elle veut employer est de

pincer le canal qui mène au testicule pendant vingt secondes. Un hématome se forme et la castration est faite. Le problème, c'est qu'elle n'arrive pas à manipuler la pince correctement et cela ne fonctionne que sur un canal. Elle cherche une solution, mais il commence à être tard, et je finis par rentrer chez moi pensive.

Finalement, l'éleveur et ses animaux développent une relation particulière. Elle ne se résume pas à un simple rapport de production, c'est une relation « de travail » et de « soin ». Plus complexe que celles qui ont été décrites précédemment, elle ne semble pas faire de distinction entre ville et campagne, pour les trois troupeaux étudiés. Elle est une prise de position de l'éleveur vis-à-vis de la société et vis-à-vis de ses animaux.

L'agriculture existe depuis plus de 10 000 ans. Ainsi cette relation entre l'éleveur et ses animaux existe depuis aussi longtemps. C'est une relation de domestication pure. Les humains et les animaux en tirent un profit. Nous assurons notre sécurité alimentaire. Ils s'assurent leur tranquillité. En effet l'animal est une proie, avec nous, il est protégé des prédateurs. Jocelyne Porcher décrit la relation de « don » et de devoir entre l'éleveur et ses bêtes. « Animaux et éleveur sont impliqués dans un cycle du "donner-recevoir-rendre" à l'échelle d'une vie d'homme et d'animal mais aussi à l'échelle de la vie d'un troupeau et d'une famille. »<sup>1</sup>

« Bon, sauf qu'à un moment donné, avec nous, ces brebis peuvent manger tranquilles, sans avoir peur que, à tout instant, y'a un prédateur qui peut leur foncer dessus, parce qu'elles savent qu'on gère et c'est pour ça qu'elles ont fait un contrat avec nous, c'est pour être tranquilles. Ce qui peut leur laisser le loisir de

découvrir une nouvelle personnalité, parce qu'elles sont comme ça, elles sont très curieuses, elles ont envie de rencontrer, elles viennent renifler, elles s'intéressent aux choses, elles adorent les engrenages de vélo, elles aiment la mécanique, dès qu'elles sont près d'un essieu de camion, elles vont renifler tous les ressorts, les machins, elles adorent la mécanique, les moutons adorent la mécanique, la chaufferie, les tuyaux, les trucs qui bougent, ils adorent ça. » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

Mais cet intérêt réciproque ne fonctionne que si l'éleveur respecte sa part du contrat. S'il y a maltraitance cela ne marche plus. Il s'agit pour lui d'être irréprochable par rapport à ses animaux, parce qu'il est responsable d'eux et doit veiller à leur bien être. Il doit les nourrir, les protéger et les soigner. Et, pour beaucoup d'éleveur, la première condition de ce bien-être est une « double relation, une relation avec le monde, et une relation avec les humains » explique Jocelyne Porcher.<sup>1</sup>

« Aujourd'hui, moi je suis vraiment éleveur, je suis responsable de mes animaux. Des fois je me dis oui, j'pourrais plus partager le travail, tu vois, vis à vis des bêtes et tout ça. Mais y'a des choses, j'pense pas que ça puisse se partager tant que ça, quoi. Je fais ça comme ça, parce que j'ai un profond respect pour les éleveurs. Et pour ce pacte de la domestication, quoi, qui est une aliénation mutuelle, tu vois. Y'a pas que l'animal qui n'est pas totalement libre quand il est domestiqué, l'homme aussi n'est pas très libre non plus, tu vois. Mais y'a quelque chose de, y'a quelque chose de transcendant, là-dedans, quoi. Tu vois, y'a quelque chose qui transcende, à la fois la condition d'homme et la condition d'animal. » Gilles Amar à Bagnolet le 27 octobre 2020 (Entretien 6)

<sup>1</sup> Porcher, Jocelyne. Vivre avec les animaux : Une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle. Paris : La Découverte, 2014. 168p. (p35, p41)

Finalement cette relation de domestication a une autre dimension. Jocelyne Porcher écrit : « Travailler avec les animaux, c'est vivre avec les animaux. »<sup>2</sup> C'est une vie partagée, une vie ensemble, une vie avec. Vivre avec les animaux c'est une relation, une communication, des intuitions, des choses imperceptibles. « La nature, du point de vue d'un grand nombre d'éleveur, est éminemment sensitive et sensuelle. Elle n'est pas pensée, elle est ressentie. Elle n'est ni bonne, ni mauvaise, elle est parce que nous sommes. »<sup>2</sup> Vivre avec les animaux c'est propre à chacun, difficile à mettre en mot, encore plus difficile à généraliser.

« Faut pas se forcer à avoir des relations avec les animaux, mais ça vient naturellement. Et quand en plus tu te rends compte que c'est jamais le même animal, ou quasiment jamais, parce que t'as quand même des piliers, qui est derrière le berger. Comme si pour chaque personnalité humaine, t'avais, ce que le troupeau ressent, t'avais une sorte de mouton médiateur qui vient juste derrière toi, et qui écoute ce que tu dis, et qui retransmet derrière, tu vois. » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

« Je crois que c'est une sorte d'osmose, la relation que tu as en tant qu'éleveur avec des animaux. Mais c'est la même chose avec du végétal de la même façon sensible. Ça se voit beaucoup moins, ça a moins d'yeux, mais à un moment prendre la responsabilité de planter, de semer, de mettre en place, on va aller jusqu'au bout parce qu'on a envie de prendre la récolte, le maximum, mais aussi d'avoir une plante qui se porte bien. Ah, à un moment donné, y'a une forme de résonance quand on travaille avec le vivant, qui va faire que cette donation qui paraît assez lunaire, elle se fait assez naturellement parce qu'y'a une espèce de relais qui se crée avec le public. » Guillaume Leterrier à Aubervilliers le 29 août 2020 (Entretien 5)

« Moi, je crois à ce qui est au-delà des mots, tu vois, au-delà des conventions. Moi avec les animaux, je suis une bête aussi. J'suis pas un humain supérieur, quoi, tu vois, j'suis une bête avec eux. J'sais pas comment dire euh... mais j'ai réellement l'impression qu'on se comprend et qu'on se connaît. Moi ce que j'ai aimé avec les bêtes, et les bêtes entre-elles c'est beaucoup ça, c'est la place que tu prends, comment tu te situes, et elles aussi. Et c'est comme si y'avait toujours un fil, tu vois, entre nous. Quelque chose qui se tend, qui se détend, mais qui doit rester respectueux. Je me positionne comme une bête, pas comme un humain, comme une énergie, tu vois. Elles c'est des énergies, moi j'suis une autre énergie, tu vois. Et après si j'aime être avec les animaux c'est parce moi je pense qu'on leur donne quelque chose, nous humains, quand on a un rapport avec eux, tu vois, on leur donne ce qu'on est et elles nous donnent c'qu'elles sont. On se donne quelque chose, quoi, tu vois, y'a vraiment un échange je pense. » Gilles Amar à Bagnolet le 27 octobre 2020 (Entretien 6)

<sup>2</sup> Porcher, Jocelyne. Vivre avec les animaux : Une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle. Paris : La Découverte, 2014. 168p. (p32, p38)



Sors de Terre à la Bergerie des Malassis.



Clinamen dans le parc de La Courneuve.



Sors de Terre à la Bergerie des Malassis.



Bergers Urbains à Aubervilliers.

18 juin 2019, Sauxillanges.

Aujourd'hui, nous avons traversé les forêts du Livradois. Nous faisons étape devant un panorama à couper le souffle. Le massif Central se dessine devant nous, de la chaîne des Puys jusqu'au Cantal. André, notre hôte pour la nuit, est un homme de cheval. Il nous observe nous occuper de nos chevaux et nous complimente pour le soin que nous portons à nos compagnons de route.

Ce soin, cette attention, ce respect, j'ai le sentiment que cela a bouleversé notre statut social le temps du voyage. Nous n'étions plus simplement étudiantes. Nous n'étions plus simplement citadines. Nous étions tout cela, mais avant tout, avant que les premiers mots ne se disent, nous étions voyageuses à cheval. Et ce nouveau statut transformait les échanges avec les gens. Le lien unique qui nous unissait à nos trois chevaux mettait directement en confiance les personnes que nous rencontrions. Nous partageons avec eux des moments simples et bienveillants. Ils nous offraient un sirop, une douche ou un repas avec une grande générosité. Nos chevaux comme point de départ, nous nous étions ouvertes à la rencontre.

## Chapitre 3

### LE LIEN SOCIAL ET LE COMMUN

Comme nos trois chevaux prétexte à la rencontre, la présence d'un troupeau dans la ville génère des situations d'échange entre les citadins et des lieux de vie en commun. Les éleveurs, les soins qu'ils nécessitent, les images qu'ils évoquent, les lieux et les usages qui se créent autour d'eux, sont autant de médiateurs de la rencontre. A plus grande échelle, les territoires se lient. La présence des animaux amène les citadins et les agriculteurs à se rencontrer. De plus, la ville devient un terrain d'expérimentation de nouveaux modes de production et de vie, tourné vers le commun et le collectif. Ainsi ces nouvelles manières de faire de l'agriculture peuvent devenir un renouveau pour le monde agricole.

La présence des animaux d'élevage en ville nous invite à tisser des relations avec eux. Cependant, leur présence est aussi un facteur de lien social. Dans le contexte des animaux familiers, le chat ou le chien, Nathalie Blanc note comment des personnes sont amenées à se rencontrer autour d'un animal. « Le rapport à l'animal fonctionnerait comme un signe d'identification des personnes. Il permettrait à d'autres d'établir des liens, alors qu'en milieu urbain, peu d'occasions sont ménagées pour les rencontres. »<sup>1</sup> A leur tour, les animaux d'élevage semblent créer des rencontres et des échanges.

La partie précédente a montré que l'éleveur en ville a un nouveau rôle de sensibilisation à l'animal et à l'environnement. Il est donc un médiateur entre l'humain et l'animal, mais également entre les personnes. D'une part, il invite des publics variés à se rencontrer autour des animaux. Par exemple Julie Lou Dubreuilh note qu'elle ne saurait pas donner de profil type de bénévole dans l'association Clinamen, car des personnes très différentes se croisent à la ferme.<sup>2</sup> D'autre part, l'éleveur doit composer avec tous les acteurs de la ville pour se faire sa place. Les promoteurs, les collectivités, les services d'entretien, les architectes, les urbanistes, il doit construire avec eux le territoire, malgré des intérêts et des visions de la ville différents.

« Du coup tu te retrouves avec un éleveur berger, qui est normalement un mec bourru qui compose pas beaucoup quoi, à part avec ses animaux. Bah là, en gros, ce que tu composes avec les brebis, il faut que tu le fasses avec les humains, et à toutes les échelles, et avec des gens qui en plus, ont pas envie de travailler ensemble. » Guillaume Leterrier à Aubervilliers le 29 août 2020 (Entretien 5)

L'éleveur a un rôle de médiateur, mais le plus souvent, ce sont

1 Blanc, Nathalie. Les Animaux et la Ville. Paris : Odile Jacob, 2000. 232p. (p62)

2 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

les animaux qui génèrent un échange. C'est leur présence qui amène la rencontre avec l'éleveur. Il est un traducteur. Il est le point de repère au milieu du troupeau. Gilles Amar raconte que lorsqu'il est dans la rue avec ses animaux on lui adresse toujours la parole. Et il note que c'est bien la seule activité dans la rue qui amène les gens à se parler.<sup>3</sup> Julie Lou Dubreuilh explique les interactions qu'elle peut avoir lorsqu'elle est dans la rue avec ses animaux. Par exemple, elle est souvent amenée à demander de l'eau pour les brebis. Elle raconte une fois avoir laissé partir un petit enfant avec deux seaux, sans savoir comment il allait pouvoir les porter, et voir revenir le père qui n'avait rien compris à ce que lui avait dit son fils, mais qui avait apporté l'eau pour les bêtes.<sup>4</sup>

De plus, la première partie a présenté les imaginaires réveillés par la présence des animaux et les histoires qu'ils portent. Les animaux nous amènent à retrouver ces récits-là. C'est l'exemple des récits d'immigration ou d'enfance. Guillaume m'explique que toute une famille est bénévole à l'association, parce que le père veut montrer et transmettre à ses enfants ce qu'il a connu.<sup>5</sup> Les soins aux animaux nécessitent une attention quotidienne et une grande exigence. Ceux-ci peuvent être dispensés par le collectif comme dans l'association Clinamen où les bénévoles se relaient pour s'occuper du troupeau. Ou bien, ceux-ci peuvent être prodigués par une personne recevant une multitude d'aides extérieures dans ses tâches, comme Gilles Amar à Bagnolet. Finalement comme quelqu'un a dit à Adrien Grellier après la première année d'expérimentation à Centrale Nantes, les animaux mettent de l'humanité à l'école.

« Finalement le côté mammifère ovin, ça nous rend beaucoup plus humain. Cette relation qu'on arrive pas à définir, qu'on ne veut pas mettre en place, qui pourrait être de la sensiblerie ou qu'on a tendance à rentrer là-

3 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

4 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

5 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

dedans, c'est ce qui nous permet de nous rappeler à notre humanité. Et de se dire qu'on a la force de travailler là-dessus et d'avoir un supplément d'âme pour pouvoir faire que ça coexiste l'un dans l'autre sans être dans une logique économique quoi. » Guillaume Leterrier à Aubervilliers le 29 août 2020 (Entretien 5)

–

Les animaux sont donc générateurs d'échanges. A un moment donné, leur présence anime une discussion, une activité. Mais ils génèrent aussi des échanges sur le plus long terme. Et ceux-ci grâce aux lieux qui se construisent autour d'eux et que par leur présence nous nous approprions.

Par exemple, des espaces de pique-nique ont été créés au milieu des enclos des moutons de Centrale Nantes. Le personnel et les étudiants ont ainsi occupé plus quotidiennement les prairies.<sup>6</sup> La ferme de Clinamen dans le parc de la Courneuve est un véritable lieu de vie. Le midi, des grandes tablées accueillent toutes les personnes présentes à la ferme, les habitants et les bénévoles venus pour la journée. Le soir, les repas sont partagés en comité plus restreint entre les permanents de la ferme. Et à certaines occasions, l'ensemble des bénévoles se retrouvent à la ferme pour un moment partagé. Enfin la ferme des Malassis est une ferme de quartier. Elle permet aux habitants du quartier des Malassis de rencontrer et de connaître leurs voisins.

« Ici c'est une ferme de quartier. C'est aussi un endroit où on fait grave la fête. C'est un endroit où les gens se sentent bien. C'est un endroit où les enfants se sentent bien. Où on est bienveillant les uns envers les autres, parce que ceux qui sont pas bienveillants de toute façon on les dégage. Et c'est la vie, quoi, ici, tu vois, c'est la vie, mais euh... bien, quoi, c'est la belle vie ! Non mais

6 Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

c'est vrai, c'est un endroit précieux, mais réellement quoi, réellement. » Gilles Amar à Bagnolet le 27 octobre 2020 (Entretien 6)

A la Bergerie se croisent toutes sortes de gens. Des enfants qui viennent seuls car ils s'y sentent en sécurité et que « ça leur parle toutes ces odeurs, tout ce bois, les plantes, les bêtes, le fait de pouvoir bouger. » Des personnes âgées parce que « y'a quelque chose de partout et d'avant ici ». Des parents qui viennent avec leurs enfants parce qu'« ils se sentent parents ici » en transmettant à leur enfants. Finalement « t'as tout le monde ici ».<sup>7</sup> La Bergerie est un lieu qui se construit et qui vit avec les habitants. Christian Laval parle des « communs » : « nous avons affaire à l'émergence d'une toute autre forme d'organisation sociale : celle où les gens participent directement à la définition, à l'élaboration et à la production des usages qui les concernent directement ».<sup>8</sup>

Cette ouverture à tous est très importante pour Gilles Amar. Il m'explique que pour lui, le rapport que nous avons avec les gens est très lié au rapport que nous avons avec toute forme de vie. Il fait référence à André-Georges Haudricourt qui s'intéresse aux relations des humains à la nature pour comprendre leurs relations entre eux. « Les rapports de l'homme avec la nature sont infiniment plus importants que la forme de son crâne ou la couleur de sa peau pour expliquer son comportement et l'histoire sociale qu'il traduit. »<sup>9</sup> Gilles Amar considère que la nature en ville est souvent pauvre en termes de biodiversité et contrôlée. Pour lui, la ville se comporte de la même manière avec les individus : elle accepte peu la différence et est très policée. A l'inverse, dans sa démarche, il cherche à « créer des situations qui sont hors

7 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

8 Brossaud, Claire, Laval, Christian, « Aux racines des communs. Entretien avec Christian Laval », Métropolitiques, 3 mai 2018.

9 Haudricourt, André-Georges. « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui ». L'Homme, 1962, tome 2, n°1. pp. 40-50.

norme et où tout le monde tel qu'il est peut prendre sa place ».

Le lieu principal généré par les animaux est le lieu d'implantation, mais il s'étend aussi au-delà. Ce lieu de base peut avoir des interactions avec l'extérieur. A Centrale Nantes, par exemple, la prairie habitée par les moutons est positionnée à l'entrée du campus, à proximité du tram. Les animaux ont un impact sur toute cette partie extérieure au campus.<sup>10</sup> De la même manière, Gilles Amar a voulu que la cabane des Malassis soit positionnée à l'entrée du terrain pour être bien visible. Et de par sa dimension elle dialogue avec les immeubles autour qui ne sont pas dans les mêmes dimensions, ni les mêmes matérialités.<sup>11</sup> Et enfin à une échelle plus grande, lorsque le troupeau se déplace dans la ville, il génère des lieux par les endroits où il s'arrête et où il passe. Julie raconte par exemple comment les habitants d'une cité où ils avaient eu l'habitude de passer ne parlaient que des moutons à la chargée de mission qui les interrogeait sur de possibles nouvelles animations dans le quartier.<sup>12</sup> Et comme le dit Gilles Amar, les animaux sont « un cheval de Troie », là où ils passent les personnes peuvent passer aussi.<sup>11</sup>

10 Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

11 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnole – 27 octobre 2020

12 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

27 août 2020, Bagnole.

Aujourd'hui nous continuons le travail dans les écoles. Et cette fois nous allons dans le jardin historique de l'association, le Jardin aux Balcons. Nous commençons par ramasser les déchets. C'est fou ce que les gens jettent par leur fenêtre, et chacun a son habitude, l'une les mouchoirs, l'autre les mégots. Gilles me dit qu'il faut être lucide là-dessus et ne pas se faire d'illusions, mais pour autant il faut continuer à mettre en place les

choses dont on rêve.

Nous passons sous un balcon. Gilles me raconte qu'habite ici un couple de personnes âgées qui lui offrent toujours un café quand il vient travailler au jardin. Quelques instants plus tard, nous entendons un sifflement. Nous redressons la tête, un petit monsieur est au fameux balcon et nous demande ce dont on a besoin. Il revient quelques minutes plus tard avec du café, du jus d'orange et une bouteille d'eau. Nous faisons une pause dans notre travail. La générosité spontanée de ce monsieur me rappelle mon voyage. Je le partage avec Gilles. Il me confirme, depuis qu'il est ici il a le sentiment de faire « un voyage immobile ». Comme les voyageurs, il semble avoir un statut à part qui génère des échanges particuliers.

Lorsque nous revenons à la Bergerie en fin d'après-midi, deux petites filles appellent Gilles depuis la fenêtre de leur appartement et demandent si elles peuvent venir. Il les invite à descendre. Il me raconte que ces petites filles n'ont pas grand chose à faire et que la ferme est un peu un refuge où elles viennent s'occuper autrement que devant la télé.

Nous retrouvons Abdel qui avait promis de nous amener des crêpes pour le goûter. Il habite dans l'immeuble juste au-dessus de la Bergerie depuis vingt-et-un ans. Il est un des piliers du lieu et vient tous les jours pour partager sa bonne humeur. Paula aussi nous a rejoint. Elle a emménagé dans le quartier il y a presque un an et a pu rencontrer plein de gens grâce à la Bergerie.

Une femme passe le portail. Elle est venue apporter un cadeau : des moutons et un berger berbère en laine, fabriqué en Algérie. Elle explique qu'ils font ça. Gilles lui répond qu'ils font ça partout où il y a des moutons. Il

lui montre des petits pots de fleurs suspendus fabriqués à partir de la laine des brebis de la Bergerie. Et il la remercie en lui disant qu'ils pourront faire un mobile avec, aussi.

Nous devons finir de ramener les branchages que nous avons coupés. Aude qui vient d'arriver se joint à nous. Comme Paula, elle n'est pas à Bagnolet depuis longtemps mais est déjà très investie. Et son compagnon Romain, qui est musicien, a permis de mettre Gilles en lien avec de nouveaux musiciens pour les événements qui sont normalement organisés à la Bergerie. Ils espèrent d'ailleurs tous que la programmation musicale pourra vite revoir le jour.

La première partie a soulevé la coupure ville/campagne et ses conséquences sur l'agriculture : méconnaissance et isolement des agriculteurs. Elle a aussi appuyé sur la nécessité d'attirer des vocations pour les métiers agricoles et d'engager la transition écologique de la filière. Introduire des animaux d'élevage en ville et inventer une nouvelle agriculture urbaine est l'occasion de trouver des solutions en ville pour l'agriculture en campagne et de recréer du lien avec celle-ci, car elle restera l'agriculture nécessaire à notre souveraineté alimentaire.

La présence des animaux d'élevage en ville peut permettre de réduire la rupture ville/campagne en se réappropriant la connaissance. Il s'agit notamment de recréer un lien entre la ville et le producteur. Par exemple, Adrien Grellier suggère qu'un éleveur pourrait avoir une partie de son troupeau en éco-pâturage en ville. Ainsi cela permettrait de rompre avec son isolement.<sup>1</sup> Il s'agit également de recréer du lien entre le citadin et le producteur. Avec une connaissance accrue des

1 Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

enjeux auxquels font face les agriculteurs, un échange est de nouveau possible. À Clinamen, les bénévoles peuvent un pour cent dans leur vie faire de l'agriculture. Ils sont ainsi à moindre échelle confrontés à ces enjeux. Julie Lou Dubreuilh raconte notamment comment un bénévole de l'association Clinamen est capable d'échanger sur le piéton et la conduite du troupeau avec un éleveur ovin.<sup>2</sup> Enfin il s'agit également d'ouvrir les métiers de l'agriculture à un nouveau public, et de pouvoir créer des vocations en ville.

Au-delà de l'enjeu d'image, les animaux d'élevage en ville peuvent apporter des ouvertures sur les questions économiques. Cela peut être l'occasion de diversifier les revenus agricoles, en valorisant d'autres pratiques qui ne sont pas de la production. Adrien Grellier suggère que l'éco-pâturage en ville peut être un complément de revenus pour les éleveurs. Julie Lou Dubreuilh invite les éleveurs à se saisir de la question de service écosystémique et de le mettre en place à la campagne. Cela peut également être l'occasion d'ouvrir de nouveaux marchés. Ouvrir des circuits de vente directe en ville permet de donner les moyens aux éleveurs de vendre leur viande à un prix juste, et donc d'avoir la sécurité de débouchés fiables pour s'engager dans la transition.

« Et c'est là où c'est intéressant, d'un seul coup, le travail que tu fais en ville, les éleveurs classiques, les petits éleveurs disent : « En gros nous ça nous intéresse beaucoup ce que vous faites. Parce que d'une part vous valorisez le métier, parce que nous en gros on est super mal vu aujourd'hui sur ce qu'on peut faire, et puis on fait pas le même boulot que l'agriculture intensive, on veut pas être mélangé à ça. » Ils disent : « Moi je veux bien faire le virage et la transition, mais faut m'assurer de vendre. Et si d'un seul coup vous avez des gens pour vendre derrière et que je peux vendre à 15-20€ le kilo en venant à Paris, bah oui je monte en camion frigo plutôt que de le vendre à 2,50€ à mon producteur. Et je

2 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

peux descendre mon élevage, travailler mieux, et avoir comme ça une agriculture à deux vitesses.» » Guillaume Leterrier à Aubervilliers le 29 août 2020 (Entretien 5)

–

Les animaux d'élevage sont des médiateurs pour recréer du lien entre citadins et agriculteurs, ainsi que pour apporter des renouveaux économiques à ces derniers. De plus, autour de ces animaux sont expérimentées de nouvelles manières de faire de l'agriculture. Si la ville est un lieu de test, ces pratiques inédites peuvent ensuite être reproduites ailleurs.

Notamment, Clinamen est une expérimentation du collectif. Selon Julie Lou Dubreuilh, l'objet de l'association est de « garder l'outil de production au collectif ». Le troupeau de brebis appartient à l'association et est géré par les bénévoles. L'entreprise Bergers Urbains loue le troupeau à l'association pour proposer des services d'entretien et d'animation aux entreprises et collectivités.<sup>3</sup>

« C'qu'il faut, c'est pas que l'outil de production soit géré par une seule personne qui s'enrichisse dessus. Parce que tu vas toujours essayer de travailler au moins cher ou en faisant le plus d'économies ou comme tu peux. Si tu gardes pour toi-même ton outil de production, il va falloir triplement travailler pour l'entretenir. Quand je dis ça, il faut que tu penses à quelque chose de très concret genre, un tracteur, c'est un outil de production, tu vois. Bon ben, il faut que j'sois mécanicien, que j'achète des nouveaux outils, la moissonneuse, la botteleuse..., que je construisse un hangar. Tout ça coûte de l'argent, tout ça je m'endette, tout ça tout seul. Alors que si on dit qu'on est plusieurs à s'en servir, et toi t'as pas le temps parce que tu es comptable le reste de la journée mais t'es passionné de vieux tracteurs,

ben : « viens graisser mon tracteur ». Donc déjà, y'a quelqu'un qui par plaisir, va venir graisser le tracteur, et du coup tu lui échangeras contre des céréales, enfin. Donc c'est intéressant de mettre plusieurs personnes, avec plusieurs compétences différentes, au sein d'une structure. » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

Le collectif permet de mettre en commun les compétences, les tâches, le réseau. Il permet de s'investir dans une activité à hauteur de ce que l'on souhaite. Ainsi à Clinamen il y a divers niveaux d'engagement. Par exemple, certains bénévoles viennent de manière très ponctuelle, d'autres plus régulièrement, ou encore la ferme accueille quelques habitants qui s'investissent en conséquence.<sup>4</sup> Christian Laval parle de cette dynamique collective. « Cette co-obligation contenue dans le terme « commun » exprime donc véritablement le dynamisme, le ressort politique de la vie collective, et engage une perspective démocratique : la coexistence et la coactivité supposent également que nous décidions ensemble, que nous élaborions ensemble les lois et les règles de vie collective. Commun, dans les racines mêmes de notre langage courant, c'est donc d'abord ça : un agir commun. »<sup>5</sup>

Le travail en commun mis en place au sein de l'unité de production doit aussi être pensé dans les interactions avec les autres professionnels. Notamment Guillaume Leterrier cite la collaboration qui doit avoir lieu entre l'éleveur, le vétérinaire, le tueur et le boucher afin d'améliorer la viande d'une année sur l'autre par les compétences des uns et des autres et la discussion entre eux. Cet échange est notamment facilité par le développement des camions d'abattage.<sup>4</sup>

Ces expérimentations du collectif s'accompagnent sur un questionnement du travail. En effet avec le collectif

3 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

4 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

5 Brossaud, Claire, Laval, Christian, « Aux racines des communs. Entretien avec Christian Laval », Métropolitiques, 3 mai 2018.

la possibilité de partage des tâches et donc de relais est soulevé. A la création de Clinamen, Julie Lou Dubreuilh et Guillaume Leterrier souhaitaient avoir à mi temps un travail et une vie urbaine, et l'autre partie du temps une unité de production gérée par le collectif. Mais ils pensent qu'ils ont été trop précurseurs pour arriver à fusionner les deux, et aujourd'hui ils consacrent l'intégralité de leur temps à la ferme et se rémunèrent grâce à Bergers Urbains. En revanche, l'association permet aux bénévoles d'avoir un rôle à la ferme tout en continuant leur travail salarié.<sup>6</sup> De même, Sophie Leblanc a pensé son activité d'éco-pâturage pour être à mi-temps dessus.<sup>7</sup>

Enfin le questionnement sur le travail se prolonge sur la recherche d'un équilibre adapté à soi et en écoutant ce dont on est capable. Ainsi Sophie Leblanc explique, qu'étant donné sa taille et sa force, elle ne peut pas se permettre d'avoir des animaux trop lourds, car elle ne pourrait pas les manipuler ou du moins de manière durable pour son corps. La race de mouton d'Ouessant est donc parfaitement adaptée à ses capacités.<sup>7</sup>

<sup>6</sup> Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

<sup>7</sup> Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

21 juillet 2020, Panazol.

La ferme où mon grand-père a passé son enfance s'appelle une métairie. En échange de la moitié des leurs recettes, les propriétaires mettaient à disposition de ses parents les bâtiments et tout le matériel. Ils n'avaient besoin de rien acheter. En effet, ils produisaient tout sur place, sauf le sucre, l'huile, le pétrole ou encore les vêtements. Il n'y avait pas d'eau courante et ils s'éclairaient à la lampe à pétrole. Mais mon grand-père précise avec fierté : « J'allais à l'école. »

Il me raconte la naissance de deux bœufs qui travaillent et comment à 14 ans il labourait derrière eux. Puis il constate l'évolution après la seconde guerre mondiale : « Mais après les bœufs ça a disparu en, je sais pas moi, j'avais une vingtaine. Les chevaux les ont remplacés ça allait plus vite, les deux, deux chevaux attelés ça faisait davantage de travail que deux bœufs, ça marchait. [...] Et puis après il y a les tracteurs qui sont arrivés. Et puis tout ça c'est, hop, on les a mis à l'abattoir. »

Je le questionne aussi sur son métier de boucher, car c'était bien différent de ce que je connais aujourd'hui : « J'allais les acheter dans les fermes, euh j'allais acheter une vache ou deux, ce qui fallait pour la boucherie. Puis je la tuais, je la désossais, je la mettais tout prêt pour la vendre. Mais tu sais y avait pas d'heure, fallait commencer de bonne heure et finir très tard hein. Tout ça, ça a disparu ces trucs-là. Non mais c'était pas, tu sais, mais c'était pas, bof, comment je dirais, c'était pas tellement hygiénique si tu veux, c'était, on n'y faisait pas attention, c'était, c'était pas tellement propre hein. Pour moi c'était pas assez propre. Y avait pas vraiment de maladies, mais enfin, mais les abattoirs c'était jamais que du ciment, on le lavait un peu, mais bon, non c'était pas. Tandis qu'après, les abattoirs c'est carrelé, je crois que c'est mieux. C'est pas tellement. J'ai jamais entendu dire que, y'avait quelqu'un qui avait été malade à cause de ça. »

Il me raconte aussi le profond regret qu'il a de ne pas avoir appris la découpe de la viande comme il a pu le voir faire par des bouchers parisiens. Il aurait aimé être plus technique et savoir faire rapporter de l'argent à la viande. Malheureusement la guerre l'aura empêché de partir se former. Sa seconde déception, malgré ce métier qu'il a aimé faire, c'est de ne pas avoir réussi à faire vivre sa boucherie : « A la fin y a eu la grande

distribution qui s'est mise à vendre de la viande là. A Limoges, on était trois dans le même quartier là, trois tout l'un sur l'autre, là. Ça a tout disparu, y en a plus. Y a que nous qu'on a vendu, on a vendu le fond, les autres ils ont fermé, nous on est arrivé à revendre. »

Son témoignage est précieux. Il me raconte comment c'était. Sans jugement, sans « c'était mieux avant », sans « tout pour le progrès ». Il me raconte sa réalité. Telle qu'il l'a vécue. C'est tout. Et même si il dit « ce n'est pas grand chose », pour moi c'est beaucoup.



Clinamen dans le parc de La Courneuve.



Sors de Terre à la Bergerie des Malassis.



Clinamen dans le parc de La Courneuve.



Sors de Terre à la Bergerie des Malassis.

25 juin 2019, un pont sur la Loire entre Pommiers et Neulise.

Aujourd'hui, nous traversons la Loire. Il y a près de deux mois, nous étions à sa source. Cette fois, elle fait plusieurs centaines de mètres de large. Il nous a fallu anticiper en amont le pont qui nous permettrait de la franchir. Un pont praticable à cheval. Et nécessitant un détour raisonnable, car au pas du cheval cinq kilomètres c'est une heure, et vingt-cinq une journée.

En changeant de rythme, en adoptant celui du cheval, nous avons changé de regard sur le monde qui nous entoure. Nos échelles de temps et d'espace ont été bouleversées. Nous avons observé la végétation évoluer au fil des jours. Nous avons ressenti intensément chaque événement météorologique. Le froid, le vent, la pluie, le chaud ont fait partie de notre quotidien. Le soleil a rythmé nos journées. Nous avons accepté de prendre le temps. Prendre le temps pour nos chevaux, pour les personnes que nous rencontrions et pour nous. Nous avons ralenti.

## Chapitre 4 LA FABRIQUE DE LA VILLE

Comme le voyageur à cheval qui change de regard sur le territoire par les nouvelles échelles de distance et de temps dictées par le pas du cheval, un troupeau dans la ville et son déplacement nous amène à découvrir et à connaître la ville différemment. Nous portons un nouveau regard sur celle-ci : un milieu urbain avec sa propre dynamique écologique. Plus spécifiquement, la végétation prend de l'importance et celle-ci est favorisée par la présence des animaux. Par ailleurs, les animaux et l'alimentation ont toujours participé à la fabrique de la ville. Il s'agit de les réintroduire dans un fonctionnement local, ainsi qu'à l'échelle plus globale d'un territoire, en connectant ensemble les espaces productifs ou non.

La présence des animaux d'élevage en ville est une opportunité pour changer notre regard sur la ville. Dans un premier temps, la question de l'impact négatif sur les animaux de la vie urbaine se pose. « Les citoyens estiment que les conditions de vie sont difficiles en ville. Ce n'est pas un lieu naturel où peuvent vivre des animaux. Les seuls espaces urbains où on les imagine sont ceux, associés à l'idée de nature, par tradition : les parcs, les jardins », explique Nathalie Blanc.<sup>1</sup> Adrien Grellier raconte l'arrivée des animaux à Centrale Nantes. S'ils ont pu être perturbés au début par l'activité de la ville : le tram, le passage des étudiants, la circulation... Ils semblent s'être très vite habitués, et revenant d'une année sur l'autre ils n'ont plus de comportement d'animaux stressés. Ils se sont adaptés à la ville.<sup>2</sup> Julie Lou Dubreuilh rajoute que « c'est difficile d'être une brebis en ville ». En effet c'est un effort supplémentaire pour elles de ne pas avoir peur de toutes les perturbations qui peuvent avoir lieu en ville.<sup>3</sup> Finalement, comme nous les animaux s'adaptent à la ville, mais peut-être pas complètement.

Observer la ville à travers le regard des animaux permet de changer de perspective et de connaître la ville différemment. Le parcours urbain avec un troupeau est un révélateur de l'espace public. La marche seule, est déjà un changement de rythme et d'échelle. Avec des animaux, l'effet est décuplé. La conduite d'un troupeau en milieu urbain se fait au rythme des animaux, qui est plus lent que toute autre activité d'exploration urbaine. A une allure de un ou deux kilomètres heure, les possibilités d'observation sont énormes. Le berger acquiert une connaissance pratique de l'espace public. Julie Lou Dubreuilh raconte comment elle connaît mieux le territoire que le directeur de l'unité de service territorial.<sup>3</sup>

Plus spécifiquement, la présence des animaux révèle la

1 Blanc, Nathalie. Les Animaux et la Ville. Paris : Odile Jacob, 2000. 232p

2 Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

3 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

végétation en milieu urbain. Les usagers de la ville prennent conscience des prairies, des haies, de l'herbe entre deux trottoirs, qui les entourent grâce au troupeau. Le végétal se révèle grâce à la projection de ce qui pourrait nourrir les animaux. De plus, au-delà des services de gestion ou de sensibilisation, lorsque les éleveurs partent en parcours avec les animaux c'est pour qu'ils puissent s'alimenter. Leurs yeux s'aiguisent à la recherche de nourriture. Ils voient la ville en vert.

« Moi, depuis que je traîne avec des brebis, je vois la ville en vert. Je ne vois plus du tout, avant j'étais passionnée par les formes architecturales, comment les façades avaient été pensées et tout machin, maintenant j'en ai plus rien à foutre. Moi, je regarde les murs de lierres, les petits pissenlits qui poussent dans le trottoir, les parcs et jardins, comment ils sont gérés, s'ils passent trop la tondeuse ou pas, ça se voit tout de suite. Et je regarde la ville avec le désir qu'elle soit appétante. » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

–

Si les animaux d'élevage mettent en valeur la présence végétale, ils favorisent aussi l'acceptation de la nature. En effet, ils donnent une nouvelle fonction à celle-ci qui est de les alimenter, la rendant acceptable. Des espaces qui pouvaient être considérés comme sales, deviennent utiles et donc tolérés. Julie Lou Dubreuilh raconte par exemple comment un des bailleurs de bureau pour lequel ils travaillent avec Bergers Urbains a pu faire accepter la gestion différenciée à ses clients en faisant venir le troupeau au pied des immeubles de temps en temps.<sup>4</sup>

« Les gens tolèrent beaucoup plus c'est qui diraient sales ou les mauvaises herbes, parce que ça devient du bon

4 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

à manger, pour ces animaux qu'ils aiment voir en bas de chez eux. Donc l'animal, il doit permettre plus de végétal, et pas faire de l'entretien, ou du rase moquette, tu vois. Ça aussi, c'est des choses à remettre à l'endroit, quoi... Donc oui c'est vrai pour les gens, ils sont prêts à tolérer plus de végétal. » Gilles Amar à Bagnolet le 27 octobre 2020 (Entretien 6)

En rendant la nature plus visible par la présence des animaux, et en lui donnant un usage vis-à-vis d'eux, le troupeau peut devenir un faire-valoir de celle-ci. Julie Lou Dubreuilh décrit les deux mouvements opposés de la ville. Le premier cherche à sacraliser la nature et à la protéger à tout prix, en la mettant à distance de l'homme. Le second cherche à construire toujours plus. Elle aimerait se positionner dans un entre-deux qui favoriserait, et les usages et la biodiversité. Ce modèle, elle le nomme agriculture paysanne et c'est ce qu'ils cherchent à mettre en place à Clinamen.<sup>5</sup>

Au-delà de l'acceptation de la nature, la présence d'un troupeau favorise celle-ci. En effet, les animaux ont un rôle à jouer dans la gestion des milieux. Le pastoralisme est une manière de gérer un milieu avec des animaux, qui permet d'entretenir la faune et la flore d'un espace. Cette pratique est mise en place hors des villes, cependant elle s'applique aussi au milieu urbain. « Il s'agit dans ce cadre d'envisager que la ville, à l'instar des espaces agricoles et naturels, recèle de véritables ressources pastorales, notamment dans ses interstices ou ses délaissés : friches urbaines, zones à aménager, bords de fleuves, coulées vertes, etc. Il s'agit de renouer avec une représentation du monde où tout l'espace ouvert est ressource, rejetée par le grand mouvement de modernisation agricole engagé après guerre. »<sup>6</sup> Le pâturage

<sup>5</sup> Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

<sup>6</sup> Bories, Olivier, Eychenne, Corinne, Chaynes, Charline. « Des troupeaux dans la ville : représentations et acceptation sociales d'une démarche d'éco-pâturage dans la première couronne toulousaine (Cugnaux) ». Openfield, numéro 7, juillet 2016.

et le passage des animaux permet de revaloriser les sols et de favoriser la biodiversité. Par exemple, Julie Lou Dubreuilh raconte comment la présence de la ferme a fait revenir la chouette blanche, car, autour de la ferme, celle-ci trouve des rongeurs venus se nourrir dans les stocks de céréales.<sup>7</sup>

Plus que de l'entretien, l'éleveur gère un milieu. Il doit s'adapter à la ressource et à ses évolutions. Adrien Grellier m'explique qu'au début ils avaient mis sur les terrains beaucoup de moutons pour tendre vers l'aspect pelouse souhaité par l'administration. Très vite, les animaux se sont trouvés en manque de nourriture. Il a fallu réadapter la jauge et accepter l'aspect prairie, avec des réserves sur pied de nourriture.<sup>8</sup> La gestion de la ressource est primordiale. En effet, les dérives vers du sous-pâturage ou sur-pâturage sont problématiques pour le milieu écologique et pour les animaux. Gilles insiste sur le fait de faire du « non-entretien » et que ces animaux ne sont pas des « tondeuses écologiques ». Il rappelle que l'éleveur souhaite nourrir ses animaux et que pour cela il lui faut plus de diversité biologique et plus de végétal.<sup>9</sup>

<sup>7</sup> Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

<sup>8</sup> Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

<sup>9</sup> Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

29 juillet 2020, La Courneuve.

Ce matin, avec Mélodie, nous avons comme objectif de trouver du vert. En effet, le parc est très sec, il est de plus en plus difficile de trouver de quoi nourrir le troupeau. Impossible de rester dans les grandes prairies et les sous-bois autour de la ferme, il n'y a plus rien à manger. Nous allons devoir remonter au nord du parc chercher la végétation.

Je prends la tête du troupeau. Mélodie se place

derrière, avec Phœbus pour que nous avancions vite jusqu'à arriver dans des zones où les brebis auront assez à manger. Je ne connais pas encore très bien le parc, alors je me concentre pour me souvenir des précédentes sorties que j'ai faites et des chemins que nous avons pris.

Nous quittons la ferme. Nous traversons le parking sous les regards ébahis d'un car d'enfants. Nous arrivons à la prairie du boudrome. Rien. Rien non plus dans le sous-bois derrière, ni dans la petite parcelle encore après. Je suis frappée par la vitesse à laquelle la végétation évolue. Il y a moins d'une semaine, nous avons laissé le troupeau manger à cheval entre le sous-bois et la prairie pendant une bonne vingtaine de minutes. Salomé m'avait expliqué comment elle choisissait son parcours pour avoir une quantité suffisante de nourriture et une grande variété de végétation : herbes, arbres, lierres...

Nous continuons à avancer. Dans un sous-bois, les brebis ralentissent. Il y a du lierre et des arbustes qu'elles grignotent tout en marchant. Nous traversons une prairie si abîmée que l'on voit la terre. Hugo m'avait expliqué que malgré la présence du troupeau, le parc continue à faire une tonte classique, ce qui engendre ces prairies brûlées et appauvries. Nous nous engageons dans un chemin à l'ombre et bordé de buissons. Je ralentis les brebis de tête pour que toutes aient le temps d'en profiter. Finalement nous nous arrêtons dans un sous-bois au fond du parc qui est encore fourni. Nous les laissons manger un moment, avant de rentrer doucement vers la ferme, en leur laissant encore le temps de croquer quelques brins d'herbe à l'ombre des arbres.

Si la présence des animaux permet de changer de regard sur la ville, ils ont également été toujours présents dans les villes et dans ses mécanismes d'évolution. Carolyn Steel explique, dans une conférence Ted Talk, l'origine commune de l'agriculture et de l'urbanisme. C'est dans le Croissant Fertile, « il y a environ 10.000 ans que deux inventions extraordinaires, l'agriculture et de l'urbanisme, sont apparues à peu près au même endroit, et en même temps. Ce n'est pas un accident. Parce que l'agriculture et les villes sont liées. Elles ont besoin l'une de l'autre. Parce qu'il s'agit de la découverte des céréales, par nos ancêtres, pour la première fois, qui a produit une source alimentaire qui était assez importante et stable pour alimenter des villages permanents. »<sup>1</sup>

L'enjeu principal en ville est l'espace. Vis-à-vis des animaux, comme vis-à-vis de toute activité, la question du partage de l'espace est majeure. En effet, en ville, celui-ci est contraint. La présence des animaux invite à questionner sa répartition.

« Le mouton, il est vraiment à l'inverse des choix qu'on aurait pu faire, mais en même temps il nous interpelle aussi. Et la place dans la ville, finalement elle interroge ça. A la campagne on s'en fout, y'a de la place pour tout le monde, tout le monde peut faire ce qu'il veut. En ville par contre il faut partager le territoire, et ça devient plus, comment dire, ça taquine plus, plus percutant peut-être. » Guillaume Leterrier à Aubervilliers le 29 août 2020 (Entretien 5)

L'évolution de la ville suit des cycles de construction et de déconstruction qui s'accompagnent de plus ou moins de présence animale. Les zones végétales et les lieux de pâturage sont souvent en conflit avec les constructions ou projets de construction. Par exemple, Adrien Grellier cite tous les projets de bâtiments qui risquent de limiter les possibilités de pâturage d'un troupeau à Centrale Nantes.<sup>2</sup> La Bergerie

<sup>1</sup> Steel, Carolyn. « How food shapes our cities ? ». TEDGlobal, 2009.

<sup>2</sup> Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

des Malassis se bat pour rester sur le terrain où elle est installée. En effet, celui-ci appartient à la ville de Bagnole qui souhaite le vendre pour y construire une opération privée.<sup>3</sup>

La présence des animaux questionne aussi les espaces accessibles et communs. Les animaux en parcours ont besoin d'une ville ouverte pour s'alimenter. Leur liberté suggère la liberté de tous. Leur passage invite chacun à s'approprier l'espace public. Gilles Amar et Guillaume Leterrier dénoncent la résidentialisation et une ville où seuls les trottoirs sont un espace public. Cependant les animaux en parc relèvent une ambiguïté. En effet ces parcs viennent clôturer la ville et rendre inaccessibles les prairies des animaux. A Centrale Nantes, l'expérimentation a mis en place des parcs fixes traversables par les usagers du campus grâce à des portillons. Ce choix permettait donc de garder les prairies accessibles à tous.<sup>4</sup>

–

Lorsque l'expérimentation devient pérenne, la ville inclut dans sa fabrique et dans sa gestion la place des animaux d'élevage. Des dispositifs temporaires ou aux usages détournés deviennent des dispositifs fixes et adaptés, qui ont été pensés dès l'origine du projet. Des éleveurs sont ainsi amenés à apporter leur expertise aux équipes de conception. Sophie Leblanc et Julie Lou Dubreuilh insistent notamment sur la nécessité d'inclure des points d'eau extérieurs pour faciliter l'approvisionnement des animaux.

De plus, les pratiques sont appelées à évoluer. Les animaux doivent être pensés comme une partie constituante de la gestion des espaces verts, et non séparément. L'alimentation des animaux et l'entretien des espaces sont complémentaires. Ils ne sont pas une substitution d'une tondeuse. En effet, Julie Lou Dubreuilh explique que la taille stimule la pousse de la plante, alors que les animaux ralentissent la croissance

en mangeant les petites feuilles. L'effet est réel et durable, pourtant le résultat n'est pas celui attendu classiquement.<sup>5</sup>

« Ya un travail à faire pour l'inclure dans le fonctionnement. C'est à dire qu'on passe d'un fonctionnement où l'école globalement avait rien à faire. Elle appelait la personne pour la tonte, il venait et voilà. Là avec les moutons, y'a un petit entretien à faire. C'est-à-dire qu'il leur faut de l'eau. Il faut s'assurer qu'il y ait de l'eau. Soit quelqu'un qui amène de l'eau, soit un abreuvoir automatique ou quelque chose comme ça. Donc tout le suivi sanitaire avait été fait par la société. On passe par un prestataire qui nous loue les moutons. Donc tout ce qui est sanitaire c'est eux qui gèrent. » Adrien Grellier à Nantes le 4 novembre 2019 (Entretien 2)

L'installation des animaux dans la ville et le travail des éleveurs n'est possible que grâce aux supports d'autres acteurs. Le premier soutien est le public. L'acception par la population des animaux va inciter les collectivités et les entreprises à leur donner une place en ville. A Bagnole, l'association existe encore aujourd'hui, malgré la pression foncière et politique, grâce au soutien infaillible des habitants du quartier des Malassis.<sup>6</sup> Ensuite les entreprises privées et les collectivités permettent aux éleveurs d'accéder à des terrains et des infrastructures pour s'installer durablement. Guillaume Leterrier note que c'est d'abord les entreprises privées qui « prennent les risques », alors que les collectivités sont plus sur la réserve car « le mouton c'est extrêmement démagogique ». <sup>7</sup> Enfin cette inclusion dans la ville ne doit pas stopper les revendications premières des éleveurs. Ainsi le montage Clinamen et Bergers Urbains permet à l'association d'être totalement indépendante et de garder son rôle de négociation. Différemment, l'association Sors de Terre garde toujours comme ligne de conduite sa volonté d'inviter les élus

3 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnole – 27 octobre 2020

4 Entretien 2 – Adrien Grellier – Nantes – 4 novembre 2019

5 Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

6 Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnole – 27 octobre 2020

7 Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

à faire des choses pour l'intérêt général.

–

L'installation d'un troupeau en ville transforme celle-ci. Tout d'abord les animaux ont un rôle biologique sur l'évolution du milieu. Mais ils vont également influencer les usages de la ville. Par exemple, Sophie Leblanc apporte une grande importance à l'affiliation de son métier à l'animation. Pour elle, les animaux « donnent vie » à un espace.<sup>8</sup> Plus encore, Gilles Amar souhaite apporter des transformations à la ville pour qu'elle aille dans le sens des usagers. Il crée des espaces ouverts et passe du jardin au quartier, offrant de nouveaux usages aux habitants.<sup>9</sup>

Julie Lou Dubreuilh et Guillaume Leterrier projettent encore plus loin l'intégration des animaux dans la ville. Ils imaginent un modèle de ville qui intégrerait complètement les troupeaux. Julie Lou Dubreuilh rappelle qu'ils ont été exclus des villes aux XIX<sup>e</sup> siècle pour des raisons sanitaires. Pour elle, il s'agit donc aujourd'hui « d'inventer des systèmes pour faire vivre des animaux en ville sans que ça soit dangereux ».<sup>10</sup>

« Et donc il faut explorer tout ça. Et moi, j'aimerais être aux prémices du début du cahier des charges de ça. Et que, petit à petit, y'en a qui disent, on pourrait faire le premier parcours urbain de moutons qui correspondrait à des pistes de vélos, des routes touristiques, des trames vertes et bleues, tout ça mélangé pour que ça justifie l'action. Ça c'est mon plan, masterplan. » Julie Lou Dubreuilh à La Courneuve le 21 août 2020 (Entretien 4)

Julie Lou Dubreuilh imagine une ville dans laquelle seraient intégrés des parcours urbains de troupeaux. La notion de piste y serait introduite : des chemins non goudronnés, qui

<sup>8</sup> Entretien 3 – Sophie Leblanc – Nantes – 26 septembre 2020

<sup>9</sup> Entretien 6 – Gilles Amar – Bagnolet – 27 octobre 2020

<sup>10</sup> Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

ne seraient donc pas toujours accessibles sans chaussures adaptées. La végétation y serait pensée pour rythmer le parcours d'un troupeau : des plantes appétentes pour nourrir les animaux, d'autres non pour garder un couvert végétal et des refuges pour la faune, des zones denses pour ralentir, d'autre pour avancer, d'autre encore pour s'arrêter... De plus, ces parcours seraient pensés sur plusieurs jours avec des bergeries relais pour faire étape. Ainsi le troupeau parcourrait un territoire plus vaste et les sorties pourraient être adaptées à la ressource.<sup>11</sup>

Guillaume Leterrier s'intéresse à la question du commun. Il souhaite que le foncier reste à la collectivité. Il imagine une ville découpée en secteurs sur lesquels seraient installés des éleveurs dans des fermes en métayage. Ces fermes seraient donc la propriété de la ville et seraient mises à disposition contre des services de gestion ou d'animation. Le troupeau aurait accès à différents types de territoires : des petits terrains dans les zones les plus denses qui permettraient de garder les pieds d'immeubles ouverts, et des grands espaces en périphérie qui permettraient d'économiser sur des coûts de gestion pour les communes. Le troupeau aurait une activité productive, à laquelle s'ajouteraient des services d'animation et de gestion, ce qui permettrait aux éleveurs une autonomie financière. Enfin le métayage serait géré par plusieurs personnes afin d'avoir un troupeau avec une bonne force de tonte et d'avoir la possibilité de se relayer pour se dégager du temps libre.<sup>12</sup>

Carolyn Steel cite deux villes idéales emblématiques : Utopia de Thomas Moore et La Cité Jardin de Ebenezer Howard. Elle explique que toutes les deux sont fortement liées aux questions de nature et d'alimentation. Elle amène à son tour un nouveau concept : Sitopia, du grec ancien, « sitos » pour la nourriture, et « topos » pour lieu. Selon elle, « Sitopia existe déjà dans des petites poches partout. L'astuce

<sup>11</sup> Entretien 4 – Julie Lou Dubreuilh – La Courneuve – 21 août 2020

<sup>12</sup> Entretien 5 – Guillaume Leterrier – Aubervilliers – 29 août 2020

consiste à les rassembler, pour utiliser la nourriture comme une façon de voir. Et si nous faisons cela, nous allons cesser de voir les villes comme de grandes taches métropolitaines improductives, comme ça. Nous allons les voir plus de cette manière : en tant que partie intégrante du cadre organique de production dont elles sont inévitablement une part, connectée en symbiose. » Finalement elle conclut sa conférence par : « Nous savons que nous sommes ce que nous mangeons. Nous devons nous rendre compte que le monde est aussi ce que nous mangeons. Mais si nous prenons cette idée, nous pouvons utiliser la nourriture comme un outil très puissant pour mieux façonner le monde. »<sup>13</sup>

13 Steel, Carolyn. « How food shapes our cities ? ». TEDGlobal, 2009.



Sors de Terre à la Bergerie des Malassis.



Sors de Terre à la Bergerie des Malassis.



Bergers Urbains à Aubervilliers.



Bergers Urbains à Aubervilliers.

20 septembre 2019, Nantes.

Cela fait presque trois mois que nous sommes rentrées de voyage. Après le retour difficile à la vie sédentaire et citadine, mais la joie de retrouver famille et amis, une question revient : que vais-je retenir de ce voyage ?

Je n'ai pas encore de réponse claire, seulement le désir de conserver un lien avec la nature : envie de faire mon pain, envie de pratiquer l'équitation dans le respect et le partage avec l'animal, envie de comprendre et de questionner le lien entre le citadin et la nature comme je l'ai vécue dans ce voyage.

Alors aujourd'hui je commence un mémoire, dans lequel je souhaite m'interroger sur le rapport du citadin à la nature, et plus spécifiquement son rapport aux animaux.

## CONCLUSION

Les animaux d'élevage réapparaissent dans nos métropoles occidentales depuis un peu plus d'une décennie. Leur présence soulève les enjeux de la transition écologique et sociale de nos villes. Dans le cadre de ce mémoire, nous interrogeons l'impact des expérimentations actuelles.

L'étude s'est intéressée à trois troupeaux. Ces trois projets sont différents dans leurs enjeux et leur réalisation. Ils nous permettent, non pas de faire des conclusions générales, mais d'ouvrir le champ des possibles. L'enquête s'est focalisée sur les porteurs de projet. Elle nous permet ainsi d'observer un panorama global de chaque initiative, mais nous contraint dans la perception des impacts. Enfin, la réalité et le rêve se mêlent dans ces projets. Il s'agit alors d'établir la distinction entre projection et réalisation.

La question initiale portait sur les ruptures anthropologiques générées ou non par la présence d'animaux en ville. À l'échelle des trois troupeaux étudiés, des questions sont soulevées, des ressentis émergent, des expériences différentes voient le jour. De manière ciblées et localisées, il semble que des ruptures se créent. A plus grande échelle et à plus long terme,

les ruptures restent aujourd'hui de l'ordre de l'utopie.

Les animaux d'élevage génèrent des images et des imaginaires de nos paysages de campagne. En ville, ces images donnent un nouveau rôle aux animaux. Au-delà, de leur fonction productive et biologique première, ils développent d'autres fonctions liées à leur image : de paysage, de valorisation, de sensibilisation...

En ville, se dessine une grande variété de relations entre un troupeau et les citadins. Du passant à l'éleveur, chacun expérimente une relation qui est propre à lui et à son engagement avec les animaux en question. Dans ces relations, la question de l'alimentation est réintroduite. Chacun se positionne sur le mode de consommation qui lui semble juste.

Le troupeau en ville est un prétexte à la rencontre. Ainsi il génère du lien social. De plus, autour des animaux les projets étudiés créent des expérimentations sur les questions du commun et du collectif. Ces lieux sont des laboratoires de nouveaux usages de la ville, ainsi que du vivre et du faire ensemble.

La présence des animaux d'élevage en ville nous conduit à penser celle-ci par la ressource. Les milieux urbains deviennent des milieux écologiques à part entière. Il s'agit de les penser avec les spécialistes de l'écologie des milieux, dont font partie les éleveurs. Il s'agit de partager la ville avec tous pour mieux vivre ensemble.

Finalement, l'agriculture lie chacune de ces parties. Les projets en ville semblent pouvoir apporter un renouveau à celle-ci, via la valorisation de services, via la génération de vocation, via l'expérimentation de nouveaux modèles. Plus généralement, il s'agit de repenser le territoire en commun et de recréer du lien entre lieu productif et lieu d'alimentation, entre agriculteurs et consommateurs.

14 janvier 2021, Nantes.

Point final. Difficile de commencer, et tout aussi difficile de finir. Car pour écrire et pour arrêter, il me faut fixer ma pensée. Cependant ma réflexion de recherche et ma réflexion personnelle se mêlent, et s'emmêlent. L'écriture de ce mémoire accompagne mes questionnements sur mes choix de vie personnelle et professionnelle. Il me faut donc fixer ma pensée, alors que celle-ci évolue, et continuera probablement tout au long de ma vie.

Oui, ma réflexion continue. Les personnes que j'ai rencontrées m'ont ouvert une multitude de possibles. Elles m'ont raconté leur vie et leurs rêves et m'ont transmis une part de leurs expériences. Avec elles, j'ai appréhendé le travail dans la nature avec les animaux, avec les plantes. Le temps de quelques heures, j'ai jardiné, j'ai conduit un troupeau, j'ai travaillé avec un chien. Dans ces lieux, j'ai rencontré des personnes dont je n'aurais jamais croisé la route sinon. J'ai écouté, j'ai échangé, je me suis imprégnée de ces morceaux de vie. J'ai mis des mots sur des sensations. J'ai éclairé certaines des questions que je me posais. Et je m'en pose de nouvelles. Je continue et je continuerai à réfléchir sur ma relation à la nature, sur ma consommation, sur mon engagement, sur mon travail, sur mon écologie.



Clinamen dans le parc de La Courneuve.



Bergers Urbains à Aubervilliers.



Sors de Terre à la Bergerie des Malassis.



Sors de Terre à la Bergerie des Malassis.

# TABLE DES MATIERES

# CORPUS D'ENTRETIENS

INTRODUCTION	P.7	1 - Abel Petit Panazol – 21 juillet 2020
Chapitre 1 : LE ROLE DE L'IMAGE	P.21	2 - Adrien Grellier Centrale Nantes – Nantes – 4 novembre 2019
Une mémoire commune		
En ville, méconnaissance et incompréhension		
Une nouvelle fonction de l'agriculture : l'image		
Chapitre 2 : LA RELATION AVEC LES ANIMAUX	P.47	3 - Sophie Leblanc Breizh Moutondeurs – Nantes – 26 septembre 2020
L'expérience de la relation aux animaux		
L'enjeu de la consommation		
La relation entre l'éleveur et ses animaux		
Chapitre 3 : LE LIEN SOCIAL ET LE COMMUN	P.71	4 - Julie Lou Dubreuilh Clinamen et Bergers Urbains – La Courneuve – 21 août 2020
L'animal générateur de situations		
Créer du lien entre ville et campagne		
Chapitre 4 : LA FABRIQUE DE LA VILLE	P.93	5 - Guillaume Leterrier Clinamen et Bergers Urbains – Aubervilliers – 29 août 2020
Changer de regard		
Partager et transformer la ville		
CONCLUSION	P.113	6 - Gilles Amar La Bergerie des Malassis et Sors de Terre – Bagnolet – 27 octobre 2020

## BIBLIOGRAPHIE

### OUVRAGES :

BLANC, Nathalie. *Les Animaux et la Ville*. Paris : Odile Jacob, 2000. 232p

PORCHER, Jocelyne. *Vivre avec les animaux : Une utopie pour le XXI<sup>e</sup> siècle*. Paris : La Découverte, 2014. 168p

### MEMOIRE :

CHATELLIER, Alexis. *À qu(o)i sert l'agriculture urbaine ? Mémoire critique d'un phénomène sociétal épars*. Mémoire de master sous la direction de F. BARBE et M. VIGNE, ENSA Nantes, 2018.

### ARTICLES :

BORIES, Olivier, EYCHENNE, Corinne, CHAYNES, Charline. « Des troupeaux dans la ville : représentations et acceptation sociales d'une démarche d'éco-pâturage dans la première couronne toulousaine (Cugneaux) ». *Openfield*, numéro 7, juillet 2016.

BORIES, Olivier, EYCHENNE, Corinne. « L'éco pâturage : une nouvelle pratique qui interroge l'espace public. » 2016.

BORIES, Olivier, EYCHENNE, Corinne, LETERRIER, Guillaume, DUBREUILH, Julie-Lou. « Quand les moutons circulent sur les

trottoirs de nos villes ». *Revue Urbanités*, 2019.

BROSSAUD, Claire, LAVAL, Christian, « Aux racines des communs. Entretien avec Christian Laval », *Métropolitiques*, 3 mai 2018.

DARLY, Ségolène. « Des moutons dans la ville: quelles externalités environnementales des pratiques d'élevage ovin en milieu urbain ? ». 2015.

DELORME, Hélène. « Ambiguïté et richesse de la multifonctionnalité ». Juillet/Août 2003.

EYCHENNE, Corinne. « Ecopastoralisme et écopâturage: éléments de définition et de discussion ». Rencontres Nationales de l'écopâturage organisées par l'Association *Entretien, Nature & Territoire*, Oct2014, SaintHerblain, France.

GANGLOFF, Emmanuelle, MORTEAU, Hélène. « Note d'analyse n°2 : Biodiversité, nature et santé : comment la crise sanitaire rebat-elle les cartes du débat ? ». *PUCA*, Septembre 2020.

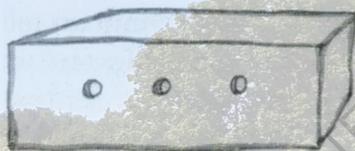
HAUDRICOURT, André-Georges. « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui ». *L'Homme*, 1962, tome 2, n°1. pp. 40-50.

### CONFÉRENCE :

STEEL, Carolyn. « How food shapes our cities ? ». *TEDGlobal*, 2009.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES  
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Quatrième de couverture :  
Les brebis de Clinamen sur le  
pont Iris du parc de La Courneuve.  
(Photomontage)



« Ça c'est la caisse. Le mouton que tu veux est dedans. »

Mais je fus bien surpris de voir s'illuminer le visage de mon jeune juge :

« C'est tout à fait comme ça que je le voulais ! Crois-tu qu'il faille beaucoup d'herbe à ce mouton ?

– Pourquoi ?

– Parce que chez moi c'est tout petit...

– Ça suffira sûrement. je t'ai donné un tout petit mouton. »

Il pencha a tête vers le dessin :

« Pas si petit que ça... Tiens ! Il s'est endormi... »

Et c'est ainsi que je fis la connaissance du petit prince.

Extrait « Dessines-moi un mouton. »  
Le Petit Prince, Antoine de Saint-Exupéry